L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**

CENTENAIRE

1888  **1988**

SAINT-YVES D'ALVEYDRE
1842-1909



Nouvelle Série (depuis 1953) — Trimestriel. - **35 F**
N° 2 de 1988 — **Avril-Mai-Juin 1988**

SOMMAIRE

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS
FRANCE

- **Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE**
  6, rue Jean-Bouveri - 92100 BOULOGNE
- **Rédacteur en chef adjoint : MARCUS**
- **Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE**

Dépositaire général :
Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32

∴



Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal n° 8365 - Juillet 1988

INFORMATIONS

Le numéro 2 de cette série exceptionnelle consacrée au centenaire de la revue fait une large place à Saint-Yves d'Alveydre, le Maître intellectuel de Papus. Fidèles à nos usages et soucieux de répondre aux désirs de nombreux lecteurs, nous publions, en plus des rubriques habituelles que nous retrouvons toujours avec plaisir, un article de l'ancienne série paru dans le numéro 1 d'octobre 1910 (24e année, volume 89) et dû à la précieuse plume de Barlet, et la première partie d'un texte magistral sur l'Archéomètre que nous a fort aimablement remis Joscelyn Godwyn (voir en préface à ce texte la présentation de l'auteur). Enfin, nous avons également le plaisir de publier la première partie d'une étude de notre ami Robert Amadou sur « Le Saint-Martin de Papus ». Dans notre prochain numéro paraîtra un important article de Jean Prieur sur Monsieur Philippe.

Yves-Fred BOISSET



Une biographie du docteur Philippe Encausse, Grand-Maître de l'Ordre Martiniste auquel il donna ses lettres de noblesse, Haut-Fonctionnaire, Maçon, Martiniste et Chrétien exemplaire, auteur lui-même d'une biographie de son père et d'une autre du Maître Philippe de Lyon, va paraître sous le titre :

« UN SERVITEUR INCONNU »

Philippe ENCAUSSE, fils de Papus

avec une préface de Robert Amadou.

Il s'agit d'un ouvrage de 250 pages, agrémenté de nombreuses photographies, le plus souvent inédites et de documents également inédits.

Le tout, réuni et présenté par son épouse, Jacqueline Encausse aidée de leurs amis fidèles.

(Ed. Cariscript, 6 et 8, square Sainte-Croix de la Bretonnerie, 75004 Paris). Prix : 99 FF plus le port.

Le vendredi 22 juillet 1988, pour la quatrième fois, une cérémonie religieuse sera célébrée à la mémoire de Philippe ENCAUSSE, qui nous a quittés en 1984, en l'Eglise Catholique Libérale, 14, rue Tesson à Paris 11e (métro Goncourt), **à 17 heures, par le Père Amadou.**

Nous vous attendons en union de pensée ou en personne dans le souvenir de Philippe.

J.E.

EDITORIAL

LE DERNIER MESSAGE D'UN AUTHENTIQUE S∴ I∴

Quelques huit cents pages résumant une vie de méditation sur les origines et le destin de l'homme, pensées et écrites — on le sent à l'évidence — dans la paix du cœur et des sens avec le seul souci de l'accomplissement de la tâche d'un Serviteur Inconnu : Voici les « Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot » (1), parues il y a presque trois ans et encore trop peu connues : Aucune publicité commerciale ; à ma connaissance aucun compte rendu dans les grands médias. Le « bouche à oreille » à toute fois suffi pour qu'apparaisse une nouvelle édition. La Vérité finit toujours par faire son chemin. Tous les disciples de Louis-Claude de Saint-Martin devraient en prendre connaissance car ce livre est l'expression la plus actuelle de la tradition gnostique : elle est celle de l'Hermétisme chrétien, synthèse de tous les enseignements de Celui qui est venu accomplir la Loi : Jésus-Christ.

L'occultisme, qui en a été une étape voici environ un siècle, est aujourd'hui dépassé. Il n'avait pas assez distingué les différents aspects de la Magie : l'excellence de la Magie Sacrée dont le prototype est la Messe Orthodoxe ; les dangers et les tares de la Magie Cérémonielle et de la Goëtie qui vont de l'Evocation spirituelle, réservée à quelques âmes missionnées, à la sorcellerie dont le domaine se limite à l'action des Elémentaux. La mystique, depuis cette époque, a retrouvé sa place universelle en se laïcisant. Maître Philippe de Lyon et ses proches disciples, dont le fondateur de notre revue, le Docteur Gérard Encausse-Papus, ont ouvert cette voie au monde moderne déçu par l'apologétique exclusive de la romanité. Il n'y a pas d'Hermétisme authentique sans mystique.

⁂

Le père de l'Hermétisme occidental est l'Hermétisme égyptien qui nous est parvenu par les grecs sous la forme du « Corpus Hermeticum » comprenant 29 traités (ou plus) attribués ou inspirés

(1) Méditations sur les 22 arcanes majeurs du Tarot. Chez Aubier.

par Hermès Trismégiste. Il est de pendant égypto-hellénique de la Kabale et du Zohar juifs.

Notre S∴I∴aurait pu mettre en exergue de son ouvrage les 7 principes de Thot Hermès, que je me permets de résumer ici :

1) Principe du mentalisme : Tout est Esprit ; l'Univers est mental. L'Esprit est au-delà du mental.

2) Principe de correspondance : Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas ; ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut (Loi d'analogie, clef de la Magie).

3) Principe de vibration : Rien ne repose, tout remue, tout vibre.

4) Principe de la polarité : Tout est double ; toute chose possède des pôles : les pôles opposés ont une nature identique mais des degrés différents.

5) Principe du rythme : Tout s'écoule en dedans et au dehors ; toute chose a sa durée ; tout évolue puis dégénère. Le rythme est constant.

6) Principe de cause à effet : Toute Cause a son Effet ; tout Effet a sa Cause ; tout arrive conformément à la Loi.

7) Principe du genre : Il y a un genre en toute chose ; tout a ses principes masculin et féminin : le genre se manifeste sur tous les plans.

Toutes les faces de l'Hermétisme sont ici éclairées : « *Il coordonne Culture et Civilisation, Spiritualité et Progrès, Religion et Science... Loin de la puissance qui asservit et contraint... dont Religion, Science et Art ne seraient que les moyens, il se veut le support qui libère et qui inspire... La Foi des illuminés est pleine de tolérance... Dieu ne punit pas... La Vérité se révèle par la fusion des opinions et non par leur choc...* » Je n'en finirai pas de citer sur ce plan les encouragements que distribue notre Maître Inconnu qui remet aussi à jour les expériences authentiques de nos maîtres passés : Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveydre, S. de Guaita, Papus, en soulignant que leur seule étude ne suffit pas et ne serait « *qu'érudition ou spéculation théorique* » si nous n'essayions pas de réaliser en nous la triple synthèse de trois antinomies : Idéalisme et Réalisme comme l'a réussie Albert le Grand, Réalisme et Nominalisme comme H. Bergson, Religion et Science empirique comme Teilhard de Chardin l'a fait.

On trouve encore aujourd'hui dans l'Hermétisme la clef de l'Ecologie Intégrale : interdépendance des règnes, élargie par Raymond Abellio [2] à l'intersubjectivité des énergies créatrices, base de toutes les Sciences Naturelles. En retirant celles-ci de la Philosophie vers la fin du XVIIIe siècle et progressivement jusqu'à nos jours nos intellectuels occidentaux et français en particulier, ont éliminé de leur champ de pensée toute autre morale que socio-

(2) Approches de la Nouvelle Gnose. Gallimard.

logique et toute métaphysique. Celle-ci absente, celle-là perdait sa base et disparaissait à son tour. Le génie humain tout entier était ainsi préparé à ne se mobiliser qu'au service de la technologie qui nous a donné la civilisation matérialiste qui est maintenant la nôtre : aussi fragile que dépourvue d'âme, prête, peut-on craindre, à être engloutie comme celle de l'Atlantide.

⁂

Les Méditations de notre S∴ I répondent à l'inquiétude contemporaine et éclairent le sentier de la résurrection. Il nous rappelle que l'Esprit par sa présence en nous peut assurer notre pérennité dans l'assomption de tous les règnes. L'histoire de l'Hermétisme est l'histoire de l'effort soutenu d'hommes de bonne volonté pour y aboutir par l'alliance de l'intuition, de la foi et de l'intelligence, au service de la science et des arts royaux. Des théologiens, des philosophes et des scientifiques illustres ont démontré par leur vie que cela était possible.

J'ai déjà cité bien des noms exemplaires. Leurs témoignages nous rappellent que jamais la seule raison, si indispensable soit-elle pour gérer les forces et les formes qui nous entourent dans notre existence, n'a créé quoi que ce soit au service de la vie. L'Hermétisme ouvre la voie à l'INTUITION salvatrice, éclair entre la Conscience Universelle depuis toujours qualifiée de divine et la conscience humaine. Il nous faut dans nos travaux méditatifs emprunter la voie royale des I majuscules : INFORMATION d'abord. La lecture même d'un livre de cette trempe nous rappelle les œuvres de nos maîtres et nous met à l'écoute de leurs échos qui retentissent encore de par le monde. IMAGINATION ensuite qui ouvre notre pensée à l'INSPIRATION, « *mariage de l'activité et de la passivité de l'âme* » par la pratique de l'analogie des contraires qui nous entourent dont la synthèse logique et morale déclenche l'INTUITION, véritable identification — communion avec la Lumière créatrice. Telle est l'origine de toutes les découvertes géniales. Du yoga hindou à la pratique des sept sacrements chrétiens, notre S∴ I∴ a médité et utilisé toutes les méthodes pouvant ouvrir la voie assomptionnelle entre la Terre et le Ciel. Les marches successives en sont toujours : La MYSTIQUE jusqu'à l'Enstase et l'Extase ; la GNOSE qui en est le message formulé, transformé en Savoir par la réflexion sur les données de la mémoire, de la pensée et du sentiment, la MAGIE SACREE, enfant de la mystique et de la Gnose, instrument de la puissance de la Grâce, l'ALCHIMIE SPIRITUELLE qui enveloppe tout l'HERMETISME.

Or, on ne peut franchir ces marches sans pratiquer les TROIS VŒUX SACRES : d'Obéissance, de Pauvreté et de Chasteté — à bien entendre évidemment.

L'OBEISSANCE — C'est le respect de l'Ordre, de la primauté de la logique morale sur la logique formelle quitte à sacrifier l'intelligence à la conscience ; c'est l'opposition à tout pouvoir tyrannique et le respect de l'autorité ; c'est passer de l'intelligence éclipsée par la technicité à l'intelligence illuminée par le soleil de l'intuition. Elle doit parfois aller jusqu'au sacrifice de la Volonté.

La PAUVRETE — Cet idéal n'a rien de commun avec la misère, dégradante sur tous les plans. C'est la pratique du vide intérieur dans le silence des désirs et des émotions, dans l'attente des sources de la créativité, condition de toute illumination. C'est, en toute action, tout effort, toute recherche, préférer l'Etre à l'Avoir, jusqu'au sacrifice de la pensée.

La CHASTETE — C'est vivre selon la Loi Solaire, sans cupidité ni indifférence, sans confusion ni inversion des chakras. La vertu passive qui fuit le plaisir et la joie est ennuyeuse et le vice écœurant. Ce qui vient du fond du cœur n'est ni l'un ni l'autre, c'est l'Amour dont la Vierge Marie est l'idéal, qui triomphe de la stérilité et de l'indifférence. Sa pratique nécessite souvent le sacrifice de l'imagination.

⁂

La pratique de ces Trois Vœux nécessite la pratique de l'ascèse : ascèse nutritionnelle pour la santé, ascèse de détachement en vue de la liberté, ascèse d'attachement en vue de l'union à Dieu, ascèse de traversée pour participer activement à l'évolution vers plus de perfection, ascèse de la magie Divine, celle du Grand Œuvre de la Résurrection en union avec la volonté du Créateur : Toutes ascèses auprès desquelles l'ascétisme n'est que masochisme individuel et la magie masochisme collectif.

Restons attentifs à la voix fraternelle de l'auteur de ces méditations, dont le Tarot n'a été que le support gracieux.

MARCUS

Le Séjour de Dante à Paris

par Henry BAC

Envoyé par Florence comme ambassadeur à Rome, Dante agissait au mieux des intérêts de la cité qu'il aimait de tout son cœur.

Il lui consacrait un dévouement absolu.

Il apprit brusquement les revirements frappant sa patrie.

Il devait fuir, car, même à Rome, sa sécurité se trouvait menacée.

Arrivé à Sienne, il mesura clairement son infortune.

Il devait abandonner la douce ligne des collines ondulant avec tant d'harmonie sous le ciel de Toscane.

Il devenait un proscrit.

Il atteint Vérone où il écrit : « popule meus, quid feci tibi ? » (mon peuple, que t'ai-je fait ?)

Le voici bientôt à Urbino, à Bologne, à Venise, à nouveau à Vérone où, sans espérance d'un prochain retour, il passe les Alpes et se rend à Paris.

Lentement le dard envenimé de l'exil pénètre dans le sang de Dante exilé.

Le 12 mai 1310, puis la semaine suivante, le 19 mai 1310, des Templiers périrent, brûlés vifs à Paris devant l'église Saint-Antoine. Soixante Chevaliers du Temple succombèrent ainsi, à cette époque, sur le bûcher.

Dante Alighieri, fervent de leur doctrine, assistait, impuissant, à leur supplice. Jamais il ne l'oubliera.

Plus tard, en sa Divine Comédie, il fait une allusion saisissante au sinistre spectacle qui se déroula sous ses yeux :

« J'élevai les mains assemblées
En regardant le feu et j'imaginai vivement
Des corps humains que j'avais déjà vu brûler
Les bons gardiens se tournèrent vers moi
Et Virgile me dit : « Mon fils,
Il peut y avoir supplice, mais non pas mort
Souviens-toi, souviens-toi... »

(Purgatoire, ch. XXVII, v. 16-23)

Dante vivait alors à Paris, il logeait à l'Hôtellerie du Puits-qui-parle, dans la rue du Fouarre, voie assez mal famée, appelée, en des temps plus anciens, rue des Ecoliers, puis rue des Ecoles, devenue rue du Feurre ou du Fouarre depuis 1280. Il habitait non loin de cette Université où il pouvait étudier à loisir.

La famille de Boccace résidait à Paris depuis 1221. Elle venait de Florence. Aussi Dante, illustre compatriote, qui avait pris part aux luttes de la cité, se trouva-t-il, durant son séjour parisien, fort bien accueilli par elle et devint-il un familier d'un tel foyer.

Nous pouvons attacher une incontestable valeur aux affirmations de Boccace, renseigné utilement par son père, et qui écrit, dans sa Vie de Dante :

« Quand il vit que, de tous côtés, lui était fermée la voie du retour et que, de jour en jour, devenait plus vain son espoir de rentrer dans son pays, abandonnant non seulement Florence, mais l'Italie, il passa les monts qui séparent celle-ci de la France et alla à Paris. »

Il ajoute, dans sa « Généalogie des dieux » :

« Déjà, près de la vieillesse, Dante alla à Paris, où discutant plus d'une fois à l'Université, il montra la hauteur de son intelligence, avec tant d'honneur pour lui qu'aujourd'hui encore, en en parlant, ceux qui l'ont entendu en demeurent émerveillés. »

Un Florentin, contemporain de Dante et de Boccace, Giovanni Villani, nous dit dans sa chronique :

« Charles de Valois vint à Florence en 1301 et en chassa le parti des Blancs. Dante comptait alors parmi les principaux chefs de notre cité et de ce parti, bien qu'il fut guelfe ; cependant sans qu'on put rien lui reprocher que ses opinions, il fut banni avec ce parti et alla étudier à Bologne, puis à Paris et dans d'autres pays. »

Un autre contemporain du poète, commentateur de grande autorité, Benvenuto da Imola, a écrit :

« Dans son âge mur, et déjà exilé, Dante étudia à l'Ecole de théologie de Paris. »

Nous ne voulons pas multiplier les citations ou l'exposé des documents qui démontrent la concordance absolue des traditions françaises et italiennes sur le séjour du poète à Paris.

Là se trouvait, au quartier Latin, le véritable siège du mouvement philosophique en Occident.

A cette époque, les pèlerins affluaient sur les routes. Son premier maître, Brunetto Latini, lui raconta son pèlerinage à Compostelle. Plus tard, Guido Cavalcanti, son meilleur ami, quitta Florence pour se rendre à Saint-Jacques. Dante, s'il rêva du pèlerinage idéal, mena, durant près de vingt ans, la vie du pèlerin, non point par la foi, mais sous l'empire de la nécessité.

Durement frappé, faussement accusé par les guelfes noirs, il partage le sort des vaincus. Sa maison confisquée, puis pillée. On couvrit *son nom d'infamie, on le traita de faussaire et de prévaricateur.* Plus tard, pendant qu'il erre sur les routes de l'exil, on le condamne à mort. Au rêve divin de sa jeunesse succédait la déception.

Proscrit, poursuivi de haines, il va de ville en ville. Cependant, nulle persécution religieuse ne s'exerce à son égard. Il trouve auprès de certains personnages un bon accueil et des protections.

L'on peut supposer l'existence d'une fraternité s'étendant au-delà des frontières, lui permettant de bénéficier d'une aide solidaire.

Il entretenait des relations avec bien des poètes : parmi eux, les « Fidèles d'Amour » formaient une confrérie particulière représentée, dans leurs vers, par une femme idéale.

Dante compta parmi l'un de ses adeptes, sachant parfois s'exprimer d'une manière hermétique, comprise des seuls initiés.

Il déclare :

O vous, qui possédez le juste entendement
admirez la Doctrine qui se cache
sous le voile des vers étranges.

(Enfer, ch. IX, v. 61-63)

Après un séjour à Bologne, le voici, le 1er mars 1306, chassé de cette ville. Il s'en va, réfugié, à Pérouse, à Lunigiana, à Forli.

Frère Hilaire, prieur du couvent de Santa-Croce des Corvi, bâti sur les hauteurs dominant le golfe de la Spezzia, vit un jour entrer un homme à la mine austère, coiffé d'une capuche.

— Que cherches-tu ? demanda frère Hilaire.

— La Paix. Je suis Dante Alighieri.

Le poète lui apprit sa décision de partir jusqu'à Paris.

Désireux pourtant de laisser à son ingrate patrie un témoignage de son œuvre, il confia au prieur un rouleau de parchemin contenant le cantique de l'Enfer, en le priant de le remettre à Uguccione della Faggiola.

Cet événement se trouve relaté dans une lettre latine du frère Hilaire ; elle figure parmi les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne à Florence.

Abandonné de tous, Dante accomplit le voyage à Paris.

Il suivit la voie Aurélienne, route la plus commode, qui longeait la côte de Ligurie et de Provence. Il franchit le Var, passe par Antipolis (Antibes), Forum Julii (Fréjus), Aquae Sextiae (Aix), Massilia (Marseille) et arrive à Arelate (Arles) où, près d'un siècle auparavant, saint François d'Assise vint en pèlerinage.

Pour Dante, si attaché au passé de sa patrie, Arles, pleine de souvenirs antiques, exerçait un attrait puissant. On y vénérait le corps du bienheureux Trophime. Il se rendit au tombeau de saint Césaire, en son moustier. Il tint surtout à connaître les Alyscamps, ces Champs-Elysées d'Arles, célèbres dans toute l'Italie. Il pria dans l'une des sept chapelles, ombragées du cyprès, édifiées en ces lieux.

Pour ce grand poète des morts, comment ne pas évoquer une tradition locale suivant laquelle, au jour du jugement dernier, tous les Justes ensevelis dans la nécropole des Alyscamps, viendraient défendre ceux qui accompliraient là un acte de foi.

Comme plus tard dans son Paradis, il songe aux âmes qui souffrent.

Dante ne donne-t-il pas une vie nouvelle aux défunts ? Il les ressuscite, par ses poèmes, dans le monde de l'imagination. Il enseigne une vie plus élevée. Il croit à une existence perpétuelle. Aussi aima-t-il s'attarder aux Alyscamps. Il se souvient de ses promenades aux Alyscamps lorsqu'il écrit dans L'Enfer :

Près d'Arles, sur le sable où le Rhône est stagnant,
A Pola, sur ces bords, confins de l'Italie,
que va le Quarnaro de ses ondes baignant,
ainsi la plaine au loin de tombes est remplie...

Remontant le Rhône, par Saint-Gabriel et Barbentane, il parvint à Avignon. La cité papale le retint quelque temps. Il pouvait encore se croire en Italie.

Il gagna Lyon, où il s'arrêta, y rencontrant des Florentins fixés en cette ville.

Quand il entend parler un compatriote, il se sent le cœur serré par l'amour du pays natal. Pour lui, aucun lieu ne recèle tant de charme que Florence. Il aime sa patrie du plus profond de lui-même et il souffre de son injuste exil.

Dante, profondément pénétré de doctrines rosicruciennes et templières, retrouva sans doute à Lyon des groupements gnostiques et johannites.

Béatrice lui désigne les Elus, disposés en une assemblée formant une rose :

« Béatrice m'amena et dit : « Regarde combien nombreux est le « Convent des manteaux blancs. »

(Paradis, ch. XXX, v. 115-116)

Dante n'évoque-t-il pas ainsi une réunion de Templiers, habituellement revêtus de manteaux blancs ?

Le poète, néo-templier, nous parle ailleurs de Béatrice rejointe par saint Bernard au cours de sa montée jusqu'au Paradis.

Or, saint Bernard donna aux Templiers leur règle.

Dans le Purgatoire, Dante attire notre attention quant il écrit :

Ici fixe bien, ô lecteur, les yeux sur la vérité,
car le voile est désormais si mince
qu'il est certes aisé de le traverser...
Trois pas seulement, je crois, je descendis.

(Ch. VIII, v. 19-21 et 46)

et au chapitre IX - l'aigle, symbole de saint Jean, vite enlève le poète dans la région du feu.

Dans le Paradis, saint Jean l'Evangéliste survient et Dante demeure si ébloui qu'il ne peut même plus entrevoir Béatrice alors qu'elle l'accompagne :

O combien je me troublai dans mes esprits
Lorsque je me retournai pour voir Béatrice,
De ne pouvoir la discerner, bien que je fusse
Près d'elle, dans le monde heureux.

(Ch. XXV, v. 136-139)

Ainsi, son ascension au Paradis aboutit à la présence de cet extraordinaire foyer de lumière. Comme dans l'Evangile de saint Jean, il désigne toujours par le mot « Lumière » la présence divine.

Dante, victime de confiscation, voyageait dépouillé de tous biens matériels, riche de son seul génie. Mais il trouvait un accueil rempli de réconfort, durant son pèlerinage, en certains couvents ou auprès de compatriotes membres comme lui d'une grande Fraternité. Il se plaint cependant parfois de monter le dur escalier d'autrui.

Au cours de ses pérégrinations d'exilé, il rencontre peu d'âmes propres à consoler son effrayante solitude. Certains seigneurs le reçoivent avec bienveillance ; ailleurs des moines l'hébergent convenablement. Pourtant ces personnes qui l'accueillent n'arrivent pas, semble-t-il, à bien le comprendre, encore moins à l'aimer, alors qu'il souffre tant du manque d'amour. On l'imagine à cheval, passant

les fleuves, traversant les vallées, souvent ignorant des routes et du gîte.

Voici une réminiscence de son existence errante, dans ce passage du Convivio :

> Et comme le voyageur qui prend par un chemin où il n'a jamais été ; toute maison qu'il voit de loin, il croit que c'est sa demeure et voyant que ce n'est point cela, il croit qu'elle est la prochaine maison, et ainsi de maison en maison jusqu'à ce que cette demeure vienne...
>
> (Ch. IV, XII, v. 15)

Ce vagabondage de cité en cité, de château en château, ne lui déplaisait pas toujours, car il déclare :

> Mes yeux qui étaient contents de regarder pour voir des nouveautés dont ils sont friands...
>
> (Purgatoire, ch. X, v. 103-104)

Il alla donc en quête de seigneurs favorables aux gens d'esprit. Il se reposa en fréquentant les cours de certains petits princes, flattés de jouer le rôle de protecteur d'écrivains. Mais, ni quémandeur, ni courtisan, il ne voulut jamais devenir l'adulateur servile des puissants. Il demeura le pèlerin, dans le sens le plus élevé.

Si, avec sa Divine Comédie, il accomplit le pèlerinage idéal, celui des Trois Mondes, passant au travers des Ténèbres de l'Enfer, des obstacles du Purgatoire, pour atteindre le Paradis, il conserva, dans les demeures de ceux qui l'accueillaient, une étonnante liberté d'esprit.

Il n'éprouvait pas l'impression de se trouver, à Paris, en étranger. Son maître et ami, Brunetto Latini, lui avait enseigné la langue française et donné le goût de la littérature des bords de la Seine.

Citadelle de la scolastique, Paris l'attirait par le prestige de son Université. On y entendait les plus solides raisonneurs, les plus infatigables philosophes, les plus invincibles théologiens. Ne comptait-elle point parmi ses anciens maîtres Albert le Grand (magister Albertus) qui laissa son nom à cette place Maubert, en ce quartier universitaire que fréquenta Dante, Roger Bacon, le doctor amabilis au jugement anticonformiste en faveur auprès des étudiants, saint Bonaventure, le « docteur séraphique », saint Thomas d'Aquin, le « docteur angélique », Sigier de Brabant dont le poète parle dans le Paradis :

> C'est Sigier, dont l'éclat y brillera sans fin
> le docte professeur, qui, d'un courage rare,
> Syllogisa, bravant l'envie et son venin,
> de rudes vérités dans le quartier de Fouarre.

Dante vécut à Paris, en ce monde d'étudiants indisciplinés. Il fréquenta l'université, non pour suivre régulièrement des cours, mais parce qu'il se passionnait pour ce foyer intellectuel d'une cité considérée alors comme la capitale de l'enseignement.

Pourtant, pèlerin méditatif, il restait isolé au milieu des clercs qui ne pouvaient pleinement le comprendre. Il accomplit, avec « La Divine Comédie », le plus merveilleux itinéraire d'un sublime pèlerinage.

Il avait perdu sa patrie terrestre. En tous lieux où régnait l'esprit, il entrait en possession de sa patrie éternelle.

Henry BAC

MORT DE SAINT-YVES D'ALVEYDRES

Le marquis de Saint-Yves d'Alveydres est mort le 5 février 1909, à l'âge de 67 ans, à Pau où il s'était retiré depuis quelques semaines pour essayer d'améliorer un état de santé déjà inquiétant.

Ce sera, pour tous les véritables amis de la Vérité, une véritable douleur que de sentir disparu du plan physique ce savant aussi prodigieux que modeste, ce causeur charmant et cet homme du monde accompli qu'était Saint-Yves pour ses intimes.

Personnellement notre douleur est profonde, car c'est notre maître intellectuel qui disparaît. Jadis l'auteur des *Mission* voulut bien nous accueillir avec sa bonté habituelle et nous sommes reconnaissant au ciel d'avoir permis si longtemps la continuité de cette amitié.

Le disciple doit être reconnaissant à l'invisible quand il peut demeurer fidèle jusqu'au terme de la voie terrestre à celui qui guida ses études. Que d'écrivains venus avec des paroles de reconnaissance et de dévouement auprès de Saint-Yves se sont ensuite détournés de celui auquel ils devaient tant et l'ont de plus insulté par jalousie de sa réelle et incontestable supériorité intellectuelle.

Tout entier à sa communion mystique avec l'Ange de sa vie, Saint-Yves n'a jamais daigné répondre à ces attaques de roquets à face humaine.

C'est que, dans cette époque d'arrivisme à outrance, Saint-Yves fut un méditatif, dédaignant l'immédiat pour l'immortel et si cet admirable ami n'est plus physiquement, du moins son œuvre nous reste et peut encore sauver bien des générations.

On peut même dire que c'est maintenant que commence vraiment la phase féconde de la vie spirituelle de notre Maître.

En effet, après ses *Mission* dont la portée sociale sera considérable quand on les comprendra, Saint-Yves s'était voué depuis bientôt vingt ans à la création de ce qu'il a nommé l'Archéomètre, c'est-à-dire l'instrument de la mesure des principes.

Cet instrument permet de remplacer par des règles mathématiques les données instinctives qui président à tous les arts.

Il permet de plus de reconstituer mathématiquement toute la science antique dans ses diverses adaptations et de déterminer la part de vérité contenue dans les visions de tous les fondateurs de religions.

L'Archéomètre rend scientifiquement au Christ la place prépondérante qu'il occupe dans l'invisible. Nous espérons que les efforts considérables en travail et en dépense matérielle faits pour l'Archéomètre par son auteur ne seront pas perdus et nous appelons de tous nos vœux la réalisation de cette œuvre admirable et féconde.

PAPUS

Joscelyn GODWIN

PRESENTATION DE L'AUTEUR

Joscelyn GODWIN, professeur de musique à Colgate University dans l'Etat de New-York, naquit en Angleterre et fit ses études aux universités de Cambridge et de Cornell.

Parmi ses ouvrages, on peut citer :

— *Robert Fludd, Philosophe Hermétique et Arpenteur des Deux Mondes,*

— *Athanasius Kircher, un Homme de la Renaissance à la Quête du Savoir Perdu.*

Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Sylvain Matton et édités par J.-J. Pauvert. Des traductions espagnole, grecque et japonaise de ces ouvrages ont également vu le jour.

Joscelyn GODWIN est aussi l'auteur de :

— *Mystery Religions in the Ancient World,*

— *Harmonies of Heaven and Earth ;*

ces deux derniers ouvrages ayant été édités par Thames and Hudson à Londres ;

et le rédacteur d'éditions musicologiques et de l'anthologie :

— *Music, Mysticism and Magic,* publiés par Routledge and Kegan Paul, à Londres.

Ses articles ont paru dans *Temenos, Studies in comparative religion, Hermetic journal, Musical quarterly,* ainsi que dans beaucoup d'autres revues musicologiques et ésotériques.

Enfin, Joscelyn GODWIN passa l'année universitaire 1985-86 en France, à Paris, où il se consacra à des recherches pour un livre éventuel sur « *L'ésotérisme musical en France, 1750-1950* ».

C'est avec une grande joie que nous publions aujourd'hui la première partie d'un article de J. GODWIN sur l'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre, ne doutant pas de l'intérêt que nos lecteurs y trouveront.

LA RÉDACTION

(*) La suite et fin de cet article paraîtra dans le numéro 4 de décembre 1988.

LA GENÈSE DE L'ARCHÉOMÈTRE

DOCUMENTS INEDITS DE SAINT-YVES D'ALVEYDRE RASSEMBLES ET INTRODUITS PAR JOSCELYN GODWIN

Quand on ouvre un gros livre intitulé *l'Archéomètre : Clef de toutes les religions et de toutes les Sciences de l'Antiquité ; Réforme Synthétique de tous les Arts Contemporains,* on ne peut qu'être un peu déçu. Hélas, l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre qui porte ce titre sonore n'est même pas issue de sa propre main : elle est un assemblage réalisé par Papus et d'autres « Amis de Saint-Yves » de quelques fragments de la synthèse universelle que l'auteur était en train d'ordonner quand la mort l'interrompit en 1909 ([1]). Bien qu'on doive reconnaître la dévotion de ce groupe, et particulièrement celle de Papus et du Dr A. Chauvet qui en furent les chefs, il faut dire qu'ils eurent des doutes, jusqu'au dernier moment, quant aux principes et à la cohérence de leur compilation ([2]). Grâce au patronage du comte et de la comtesse Alexandre Keller, beaux-enfants et héritiers de Saint-Yves, le beau livre de *l'Archéomètre* paraît sous une forme permettant plus l'admiration que la compréhension.

Pourtant, l'étudiant sérieux saura se référer à un autre exposé également intitulé « L'Archéomètre » qui se trouve dans douze numéros de la revue éphémère *La Gnose,* de 1910 à 1912 : revue dans laquelle on peut lire d'ailleurs l'étonnante œuvre d'apprenti du jeune René Guénon ([3]). Ces articles sont signés par « T », nom de plume qui cache le rédacteur de la revue, Alexandre Thomas (« Marnes »). Ils sont censés être fondés sur des renseignements fournis par F.Ch. Barlet (Albert Faucheux), autre ami de Saint-Yves mais évidemment brouillé avec les « Amis ». Guénon y rédigea des notes très érudites, la plupart sur la tradition hindoue ([4]). Mais, somme toute, on n'y trouve pas d'indications sur la source originale de ce schéma imposant et ambitieux. Doit-il être regardé comme enseignement traditionnel, comme révélation indépendante, comme pure fantaisie, ou comme un mélange inextricable de ceux-ci ?

Pour Papus, l'œuvre de son « Maître intellectuel » avoué alla, comme beaucoup de choses, sans critique ni question. Pour les dignitaires de l'Eglise Gnostique, il fournit plutôt une base pour

---

(1) *L'Archéomètre,* Paris, Dorbon Aîné, s.d. (1912). Je cite la nouvelle édition avec introduction de Jean Saunier, suivi de *L'Archéomètre musical* et de *La Théogonie des Patriarches,* Paris, Gutenberg Reprints, 1979.

(2) Lettre de Chauvet probablement à Papus, le 13 juillet 1912 ; « C'est inadmissible, nous devons au maître de faire un livre lisible, et non une compilation hétéroclite. » Les jours précédents Chauvet écrivait à l'imprimeur Darantière en discutant encore de l'ordre des sections du livre. (Lettres dans la Bibliothèque de la Sorbonne, Ms. Carton 42).

(3) Commençant avec le numéro 9 (juil.-août, 1910), p. 179, et continuant jusqu'au dernier numéro de la revue (fév., 1912).

(4) Reprises, en partie, par Nicolas Séd dans *René Guénon,* éd. J.P. Laurant, Paris, Cahiers de l'Herne, 1985, pp. 117-135.

leurs propres spéculations ([5]). Guénon ne le renia jamais, bien qu'il se fût écarté bientôt des modes de penser alveydriens, et il cita Saint-Yves dans *Le Roi du Monde* — affaire à laquelle j'ai consacré une étude spéciale ([6]). Aujourd'hui, l'intérêt réside surtout dans la figure énigmatique du marquis lui-même, et dans les circonstances qui l'ont mené à ériger un système à la fois si profond et si personnel. Autrefois on pouvait embrasser tel ou tel système individuel comme donnée infaillible : maintenant on en a vu trop ! Mais l'Archéomètre reste une véritable « summa » des courants intellectuels et ésotéristes de son siècle, comme Saint-Yves lui-même reste le type — plus que Papus, Guaita, ou Péladan — de l'homme universel de la période symboliste et, soi-disant, décadente. Il est l'hermétiste par excellence de son époque.

Pour cette étude, il y a heureusement une troisième source : les manuscrits de Saint-Yves, légués par Papus à une bibliothèque publique et déposés enfin par son fils, le Dr Philippe Encausse, dans la Bibliothèque de la Sorbonne en 1938, comme partie de l'énorme « don Papus » (y compris plusieurs centaines de livres, dont beaucoup proviennent de la bibliothèque de Saint-Yves) ([7]). Ce qui nous intéresse ce n'est pas le tas de papiers autour de l'édition posthume de *L'Archéomètre,* mais plutôt les carnets d'écolier dans lesquels Saint-Yves écrivit ses notes, ses schémas, ses visions. Parfois dans une écriture belle et fleurie, parfois dans un griffonnage à peine lisible, ces cahiers révèlent une partie, au moins, des événements qui ont précédé l'élaboration de l'Archéomètre tel qu'on le trouve dans les sources imprimées.

Ce n'est pas nécessaire de donner ici une esquisse de la vie et de l'œuvre de notre auteur, car ils sont faciles à trouver dans le livre indispensable de Jean Saunier ([8]). Je rappellerai pourtant qu'en 1885 Saint-Yves avait 43 ans ; qu'il était l'auteur d'un livre mystique sur la vie, la mort, et les sexes *(Clefs de l'Orient),* d'une grande étude historique *(Mission des Juifs),* et de quelques autres livres de politiques et de poésie. Il menait une vie très confortable avec sa femme, Marie-Victoire, née de Riznitch, son aînée de quatorze ans. Il songeait à des développements de son rêve d'un gouvernement idéal auquel il donna le nom de « Synarchie » et il commençait à étudier le sanscrit. A ce moment, l'Archéomètre n'existait pas. Nous suivrons son progrès à travers une série de six « révélations » — car c'est comme ça qu'elles furent recueillies par Saint-Yves, furent-elles données par des Orientaux plus ou moins mystérieux, par l'âme de sa femme décédée, en 1895, ou en réponse à ses propres prières et méditations.

---

(5) Aussi pour leurs sessions spiritualistes, tout en marchant (s'ils le savaient ou pas) dans les traces de Saint-Yves. Voir R. Amadou, « L'Erreur spirite de René Guénon », in *Sphinx* (Beaugency), n° 3/4 (automne 1978), 21 pages non-paginées ; n° 5 (printemps 1979), pp. 45-60 ; n° 7/8 (automne-hiver 1979), p. 83.

(6) J. Godwin, « Saint-Yves d'Alveydre and the Agarthian Connection », in *The Hermetic Journal* (Tysoe, G.B.), n°s 32, 33 (1986).

(7) Voir le sommaire de R. Amadou, « Le Fonds Saint-Yves d'Alveydre à la Bibliothèque de la Sorbonne », in *L'Initiation,* n°s 2 et 3 de 1981. J'ai adopté sa numérotation des cahiers manuscrits.

(8) J. Saunier, *Saint-Yves d'Alveydre ou une synarchie sans énigme,* Paris, Dervy-Livres, 1981.

1. L'Alphabet Vattan (1885)
2. L'Aum (1885-86)
3. Les correspondances cosmiques du Vattan (1885-86)
4. La définition de la vie (1896)
5. La table « Coeli enarrant » (1897)
6. Le triangle de Jésus (1898)

Première révélation : l'Alphabet Vattan

Saint-Yves l'apprendra d'Haji Sharif (ou « Hardjji Scharipf »), son maître en sanscrit. Haji vint de Bombay et habitait Levallois-Perret. Les leçons eurent lieu trois fois par semaine, commençant le 8 juin 1885 et continuant, avec quelques interruptions, jusqu'au 12 novembre 1886 au moins. Parfois, la marquise y assistait aussi. Ces leçons, écrites très soigneusement par Haji, se trouvent dans la Bibliothèque de la Sorbonne (Ms. Carton 42) ; elles sont intéressantes aussi pour des renseignements sur « L'Agartha », que j'ai traités ailleurs [9].

Déjà à la première leçon, qu'il intitula « Méthode secrète et sacrée d'un guru à son Dwija » (deux fois né), Haji mentionna le Vattan comme « la source primitive de toutes les langues du monde ». Le 25 octobre 1885 il écrivit le nom et le titre de Saint-Yves avec ces caractères. (Ceux qui s'y amusent peuvent déchiffrer ce nom dans l'inscription — d'ailleurs indéchiffrable — qui précède la *Mission de l'Inde*). Comme Haji connaît aussi l'hébreu (et l'arabe), il fut évidemment l'autorité pour les équivalences, très importantes pour l'Archéomètre, des 22 lettres du Vattan avec celles d'hébreu et avec une partie de l'alphabet sanscrit.

Quant à la source à laquelle Haji a puisé cet alphabet, inconnu aux experts, c'est un mystère. Certes Haji appartenait à quelque *société secrète Brahmanique, que Saint-Yves voulait voir comme* une grande « université », et enfin comme le royaume souterrain de l' « Agartha ». Y a-t-il peut-être une connection avec le « Senzar », langue et alphabet cités presque en même temps par H.P. Blavatsky et d'autres Théosophistes mais jamais révélés ? Pour Saint-Yves et pour ses interprètes dans *La Gnose*, « Cet alphabet, qui fut l'écriture primitive des Atlantes et de la race rouge, dont la tradition fut transmise à l'Egypte et à l'Inde après la catastrophe où disparut l'Atlantide, est la traduction exacte de l'alphabet astral... L'alphabet primitif des Atlantes a été conservé dans l'Inde, et c'est par les Brahmes qu'il est venu jusqu'à nous » [10]. Mais la présentation de telles informations est si entourée des concepts rédolents de Fabre d'Olivet qu'on peut les croire aussi peu redevables à Haji Sharif que les fantaisies « brahmaniques » de la *Mission de l'Inde*.

---

(9) Voir note 6.

(10) *La Gnose*, n° 9 de 1910, p. 185. Saint-Yves explique ainsi l'étymologie du mot « vattan » :

« Vat signifie Parler, dire, partager, mesurer, distribuer, envelopper, lier, nouer.

Vata signifie Cercle, sphère, égalité de forme et de dimension.

Tan signifie Déployer. »

(*Ms. 1823, cahier 2, fol. 44'.*)

Tableau 1

Alphabet-Vattan	Hébreu	Sanscrit	Français
	א	अ	a
	ב	ब	b
	ג	ग	g
	ד	द	d
	ה	ह	e
	ו	व	v
	ז	ज	z
	ח	ह	h
	ט	त	t
	י	य	y
	כ	ग	c
	ל	ल	l
	מ	म	m
	נ	न	n
	ס	स	s
	ע	उ	ou
	פ	प	p
	צ	थ	ts
	ק	क	k
	ר	ट	r
	ש	ष	sh
	ת	य	th

Deuxième révélation : l'Aum

Dans son catalogue manuscrit des carnets de notes, Saint-Yves se réfère à cet article comme : « Enseignement secret des Brahmes à moi communiqué par le Rishi Bagwandas-Raji-Shrin » ([11]). Certes ce nom peut appartenir à « l'autre oriental » auquel plusieurs commentateurs (Barlet, Reyor, etc...) ont fait allusion, mais on trouvera aussi dedans l'expression suggestive : « ...dit Hardji ». Comme tous ces documents, je le donne ici avec le minimum absolu de correction éditoriale, afin d'en conserver le caractère spontané. Cet article est écrit rapidement en encre noire.

La « révélation » consiste en l'explication cosmogonique du mot sanscrit *Aum*, avec les correspondances des sons primordiaux de la voix humaine avec les signes primordiaux du Vattan : un lien symbolique de l'oreille à l'œil. Une couche secondaire qui ouvrirait beaucoup de développements linguistiques est la correspondance des mots sanscrits avec des mots hébreux. On peut se demander encore combien vient du gourou et combien vient du « dwija » qui a déjà étudié à fond l'hébreu dans l'école de Fabre d'Olivet ?

Sur l'Aum 1er degré

L'unité dans la trinité : masc. fem. neutre m n f.

Le le grand souffle de Dieu, âme et essence créatrices le dans les êtres créés.

{et il forma
{Wa I BaRa Alahim ath ha Adam : Moïse c. 1, v. 27-28.

Les Brahmes disent Al-LaHIM le Puissant parmi eux, et, mystiquement, disent ses deux principes qui, avant la Création étaient unis en une seule demeure, le Thohou VVa Bohû. Ala grand, Alahy habitation. Alâhym la grande demeure du • . Le tout, l'entier, l' du Veda Aham, l' • Aum .

A, principe mas. 1er chef, sceptre, bâton, unité, germe, puissance.

Là, souffle, âme, existence, secret, merveille, terreur.

• Cercle, serpent, continuation, mesure, temps, respiration, expiration, pensée, esprit, la mort, etc.

Trinité de fonctions : père, mère, époux correspondant à eau, air, feu. [41'] Science de l'Union mystique. La langue primitive Védâ a été constituée sur le • . L'écho du • est , l'image et ressemblance du • . Donc, l'Infini , . L'analyse de ce mot mystique dans les Védas s'écrit ainsi . L'Etre humain ne

(11) Ms. 1826, cahier 26. L'article même est dans Ms. 1823, cahier 2, commençant sur fol. 41.

peút exister sans être attaché à l'âme des âmes, souffle du • . Dieu est le • , le mortel est le ꣳ , la respiration nasale ; car hors du कर्म , l'acte et l'armure, rien n'agit que le ꣳ मन् .

Hashdi-bibyah nom secret qu'on trouve incrusté sur toutes les *anciennes solignes de l'antiquité* Vedo-Brahm. हश्दिबिओउ·ह analyse : ह श्दिबिय उ· हे (12) dit Hardji : le souffle suprême toujours présent dans l'ensoufflé. C'est, dit-il le mystère du Yôgâ, yogi, yogâm. C'est l'ihova.

Ainsi le • dans son origine a été le Principe neutre, ni voyelle ni consonne, ni signe, point circulaire abstrait dans l'imagination de l'Es [42] prit humain.

Ce n'est que quand il est devenu la pensée suprême que, pour se montrer en dehors de lui, il a fait son retour sur lui-même pour *se montrer dans* ॐ *. Ainsi* ॐ *est* le Vasdéva, la demeure de Dieu, lorsqu'il était caché dans son Saint des Saints qui est le ◉. M'V. ॐ en Vedique élévation exaltation de l'Etre. C'est le उत् sanscrit, उद् par euphonie et souvent ॐ pour उद् , en haut, sur ꣳ force mâle, et Amoûvi : je suis le • produisant l'A, le O produisant l'I.

La composé Vedique वा॥हवह (HO H IBB) se rapporterait à IHOH, et signifierait : Le tout est soufflé ou supporté par le grand souffle.

Les Kabalistes nomment le ℵ la Nicod bila SOPh, le point de l'Infini, et la ℑ, saman hibor, « signe de l'Union » (s masque Sh de Moïse, des Prophètes, de Daniel, de Jésus et de ses Apôtres).

[42'] Prononciation secrète des Kabalistes : IhHOuHa des initiés IaHh-Va-Ha. pour ne pas le prononcer, on lui substitue IOD Ki pour IOD Kyam, Point éternel. Pourquoi le point ? IOD suffit. Dans les synagogues, ADONa-I le Seigneur I. Adûni, mon Seigneur, ADONa-I le Seigneur du Iod ou du Nicod. Selon le Manû Veda •ℵOℵ• comme les Cab. le prononcent secrètement le jour du Kipor, IOM Kipor. *De même le jour de l'* ननहहि *: de l'Aûm complet.* Les Panditas avec le Bratma et les Yogis le portent en symbole sur leurs fronts, toques et mîtres, ainsi ।ॐ। A, H, M, O, H, I. (En mettant I à la place de M : AHIOHI et retourné, 1° IHo-MaHa ; 2° IHOHI-A. Moïse s'écrit MOShIaH selon le Misra Sastra Veda Lect. 100 Sloka 1. Les Kab. de leur côté disent Shem Moshe Sha Ma ha ShiM : Lâ, dans le nom de Moïse est le nom de Dieu. En écrivant [43] MOShoH, MOShaH on a IShOH-Ma, Ma-OShi. La règle d'Oshi-Ri.

---

(12) Dans la marge, au crayon : « Shda, ShdeH. haYBi. »

Le Néant. ꙩ en hebr. אין AiN [sic], signifie exactement ce qu'on ne conçoit ni comme cause ni comme essence. AiN KaDMON - AbVaT le non être primitif serait l'Antérieur à l'univers, Pourvalokam, antérieur même à la sagesse Jajnanas sur laquelle le monde a été fondé.

Jajnanas indique le ♈ ♏.

Moshi, nom que fit donner sacerdotalement la Title de Pharaon à Moïse [13].

MOShI-Hah disent les Sastras [14].

BaRAShITh [vattan] mouvement [vattan] :
Dêvyo Brasthananta gâtis. Le mouvement de la marche divine incessante, le Cercle de la Vie.

Quelle est l'essence de la Sagesse, comment, suivant quel mode est-elle contenue dans le Non-Etre (?) (antériorité) dans la couronne suprême ?

A cette question le Vedo-Brahm répond • et O [vattan],
souffle du • dans le germe masc ♂ qui le ressouffle dans le Principe fem ♀.

Troisième révélation : les correspondances cosmiques de l'alphabet vattan

Pour sa première tentative d'aligner les lettres du vattan aux archétypes cosmiques, Saint-Yves se référa naturellement au *Sepher Yetzirah*, où se trouve une partition de l'alphabet hébreu en des groupes de 3, 7 et 12 lettres, les deux dernières catégories correspondant aux 7 planètes chaldéennes et aux 12 signes du zodiaque. Restent les trois « lettres mères » A, M. et Sh. (voir Table 2, colonnes à gauche)). Saint Yves écrivit ce système dans son « cahier hermétique » où l'on trouve aux coins des pages la monogramme d'Haji Sharif [15]. Mais il n'en était pas satisfait.

Il apparaît, d'après une note dans le même cahier, que Saint-Yves puisait pendant ce temps — comme tant d'autres — dans l'*Histoire de la Magie* de P. Christian (= l'historien J.-B. Pitois). Dans ce livre-ci, on trouvera un autre système de correspondance pour les planètes et les signes zodiacaux. Dans un contexte d'astrologie pratique ([16]), Pitois leur donne (toujours sans indication de source) des correspondances avec les 22 arcanes majeurs du tarot, qui correspondent à leur tour, comme il reconnaissait, avec l'alphabet hébreu.

Saint-Yves en adoptera les quatre premières équivalences des planètes : Lune, Vénus, Jupiter, Mars (voir Table 2). Mais il n'avait besoin que de lire les titres que Pitois donne aux arcanes ([17]) pour songer à un meilleur aménagement à partir du treizième.

---

(13) Dans la marge : 356.
(14) Dans la marge : 366.
(15) Ms. 1823, cahier 5, fol. 126'.
(16) P. Christian, *Histoire de la Magie*, Paris, Furne, Jouvet, s.d., p. 495.
(17) Ibid. p. 115.

Pour le quatorzième arcane, le « génie solaire », pourquoi pas le soleil lui-même ? Et le quinzième, « Typhon : génie de catastrophes », convient très bien au signe de la dualité, source primordiale du mal. Dans le « crocodile » de l'arcane zéro, ne reconnaît-on pas le serpent dévorant du temps, du Chronos-Saturne ? Quels que soient les raisonnements qu'on lui attribue, Saint-Yves arriva quelques pages plus loin ([18]) au nouveau système définitif qui sera celui de l'Archéomètre (voir les colonnes à droite de Table 2).

Les formes mêmes des symboles traditionnels semblaient le confirmer dans son choix, comme le montre une grande feuille manuscrite, dessinée d'une main professionnelle, qui se trouve parmi les papiers concernant la publication de *l'Archéomètre* par les Amis de Saint-Yves ([19]). Cette feuille devait sans doute avoir trouvé sa place dans l'œuvre. Elle comporte trois colonnes, intitulées « Alphabet vattan », « Dérivation » et « Alphabet astral ». Ces dérivations furent conçues, on suppose, comme un essai spéculatif de Saint-Yves, peut-être avec la collaboration d'Haji Sharif.

Le lecteur peut juger pour lui-même leur vraisemblance (voir Tableau 2, colonne 6-9), en rappelant que la dérivation eut lieu de droite à gauche, c'est-à-dire que les signes zodiacaux furent dérivés des lettres primordiales du vattan.

Saint-Yves jouera — on ne peut pas dire mieux — avec ces matériaux encore quelques mois, en remplissant une quarantaine de pages de son cahier hermétique avec des alphabets, des recettes herbales, des messages codés, tous d'une allure plutôt magique qu'hermétique. Au long de ces notes le monogramme d'Haji devient de plus en plus rapide et simplifié, puis, au milieu d'une section sur « Magie botanique », il disparaît entièrement. Peut-on voir ici le processus de désenchantement du gourou auquel plusieurs commentateurs ont fait allusion ?

Quatrième révélation : Marie-Victoire donne une définition de la vie

Marie-Victoire de Riznitch, née en 1827, épouse divorcée du comte Keller, épousa Saint-Yves à Londres en septembre 1877. Grâce à elle il put quitter le bureau du Ministère de l'Intérieur, acheter en Italie le titre de marquis d'Alveydre, faire éditer ses *Missions*, et poursuivre ses recherches ésotériques et ses plans de renouvellement politique par la Synarchie. Leur mariage fut très heureux, croit-on, mais Marie souffrit beaucoup pendant ses dernières années, elle mourut le 7 juin 1895.

Vers la fin de 1895 Saint-Yves fit installer dans son appartement (au rez-de-chaussée du 9, rue Colbert, Versailles) un oratoire consacré au culte catholique. Le 6 juin 1896, aube de l'anniversaire de la mort de Marie, il y fit célébrer une messe, après laquelle il éprouva une expérience extatique. Il la décrivit sur une page blanche du cahier hermétique qu'il avait négligé pour neuf ou dix ans ([20]).

---

(18) Ms. 1823, cahier 5, fol. 134'.
(19) Ms. carton 42.
(20) Ms. 1823, cahier 5, fol. 166'. La description de la messe est citée dans J. Saunier, op. cit., p. 401.

Arcanes Tarot	Numérologie	Equivalences	Alphabet hébreu	Sepher Yezirah	Christian Pitois	"Alphabet Astral"	Dérivations	Alphabet Vattan
I	1	A	א	(!)		—	—	—
II	2	B	ב	☉	☽	[illegible]	[illegible]	[illegible]
III	3	G	ג	♀	♀	♀	[illegible]	[illegible]
IV	4	D	ד	☿	♃	♃	[illegible]	[illegible]
V	5	E	ה	♈	♈	♈	[illegible]	[illegible]
VI	6	V	ו	♉	♉	♉	[illegible]	[illegible]
VII	7	Z	ז	♊	♊	♊	[illegible]	[illegible]
VIII	8	H	ח	♋	♋	♋	[illegible]	[illegible]
IX	9	T	ט	♌	♌	♌	[illegible]	[illegible]
X	10	Y	י	♍	♍	♍	[illegible]	[illegible]
XI	20	C	כ	☽	♂	♂	[illegible]	[illegible]
XII	30	L	ל	♎	♎	♎	[illegible]	[illegible]
XIII	40	M	מ	(!!)		♏	[illegible]	[illegible]
XIV	50	N	נ	♏	♏	☉	[illegible]	[illegible]
XV	60	S	ס	♐	♐	[illegible]	[illegible]	[illegible]
XVI	70	OU	ע	♑	♑	[illegible]	[illegible]	[illegible]
XVII	80	P	פ	♄	☿	[illegible]	[illegible]	[illegible]
XVIII	90	TS	צ	♒	♒	[illegible]	[illegible]	[illegible]
XIX	100	K	ק	♓	♓	[illegible]	[illegible]	[illegible]
XX	200	R	ר	♃	♄	♓	[illegible]	[illegible]
0	300	SH	ש	(!!!)		♄	[illegible]	[illegible]
XXI	400	TH	ת	♂	☉	◎	[illegible]	[illegible]

Tableau 2

Le 21 juillet 1896, Marie lui apparut « dans une lumière éblouissante », comme il le raconta à un visiteur anonyme le 16 août (21). Ce fut le commencement d'une nouvelle période de recherches qui remplissent ce cahier entier puis d'autres. Voilà la révélation, écrite au crayon (22) :

21 vii 96 Définition de la vie

Ma femme me démontrait une définition de la vie, et m'inspirait de la trouver dans ce groupement des lettres sacrées

א	ב	ג	ד	ה	ו	ז	ח	ט
1	2	3	4	5	6	7	8	9
י	כ	ל	מ	נ	ס	ע	פ	צ
10	20	30	40	50	60	70	80	90
ק	ר	ש	ת					
100	200	300	400					
111	222	333	444					
איק	בכר	גלש	דמת	הן	וס	זע	חפ	טצ
1	2	3	4	5	6	7	8	9

איק centre d'activité obéissante

בכר compression au dedans, manifestation débordante au dehors

גלש révolution des sphères célestes, échange universel, brassage et mélange de la substance cosmique

דמת intégration et désintégration des corps, assimilation et désassimilation des éléments, fixation et mobilisation des âmes, identification astrale des êtres et migration par le transpassage de la mort

הן telle est la vie

וס fruit de l'océan céleste

(21) Notes dans Ms. carton 42.
(22) Ms. 1823, cahier 5, fol. 157.

וע agitation présente dans l'effroi de l'avenir

חב repos, sécurité assurée

טצ asile temporel mobile de l'Homme mortel, but éternellement stable de son immortalité

Les « mots » ainsi obtenus ne disent rien en hébreu. Ils apparaissent avec un tout autre sens dans l'*Oedipus Aegyptiacus* (1652-4) d'Athanasius Kircher ([23]) comme « noms de Dieu » dans la kabbale saracénique (=arabe). Saint-Yves consulta sans doute *La Langue Hébraïque Restituée* de Fabre d'Olivet qui renferme un « Vocabulaire Radical » de toutes combinaisons possibles de deux lettres (et de beaucoup de trois). Les interprétations de Fabre sont prises presque mot pour mot par Saint-Yves, sauf dans le cas de la sixième racine « OUS » où Fabre entend un chuchotement dans l'oreille, même une « tentation du diable » mal convenable au présent cas, et dans le dernier mot (« TTZ »), dont Fabre dit qu'il n'est pas employé en hébreu ni en arabe.

Pour Saint-Yves ce groupement fut une confirmation de sa cosmogonie, les trois premiers mots correspondant étroitement aux hypostases symbolisés par ses trois « lettres constitutives » A, S, Th. Et bien sûr, la visitation de Marie fut la preuve expérientielle de la vie au-delà de la mort. Elle l'inspira à composer un poème, « Que la Paix de Jésus, Roi des Cieux, soit sur Nous ». Puis il commença un essai intitulé « La vie après la mort ». Mais il s'interrompit après n'avoir écrit que quelques mots sur les parties de l'être humain selon les Egyptiens. La page prochaine porte une nouvelle révélation.

(A suivre)

(23) A. Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, Rome, 1652-4, vol. II, pp. 382-3.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE

SON ŒUVRE [1]

par Ch. BARLET

Ce n'est pas seulement en hommage à une longue et précieuse amitié ; ce n'est pas seulement dans un sentiment de profonde admiration, c'est dans un esprit de piété véritable qu'a été tenté ce simple et insuffisant résumé d'une si grande œuvre.

Si grande, en effet, que bien peu l'ont osée et que, de ceux qui l'ont entreprise aucun n'a su la comprendre ou la traiter, comme l'a fait Saint-Yves, dans toute l'ampleur, dans toute l'immensité majestueuse de son étendue.

Je ne parle pas de Fabre d'Olivet, on a pu voir assez l'insuffisance de son ébauche sociale tout archaïque et païenne ; toute contraire à nos aspirations les plus vives. Plus près de nous, qu'ont fait les sociologues les plus justement célèbres ?

On se rappelle l'éclatant échec du Fouriérisme fondé sur les passions et dévoré par elles ; Saint-Simon n'a pas été beaucoup plus heureux en s'appuyant sur la Science industrielle.

Proudhon, avec plus de logique, n'a conservé de cette base que le principe qu'elle masquait assez mal, celui de l'intérêt personnel ; mais que pouvait engendrer l'égoïsme, ainsi divisé, autre chose que l'anarchie dont il se réclamait, la guerre implacable des classes déjà commencée, ou la lutte plus féroce encore pour les jouissances purement matérielles ?

Comte, Spencer, disciples de Saint-Simon, bien supérieurs à leurs maîtres, ont seuls embrassé la synthèse sociale dans toute son étendue ; aussi sont-ils encore, depuis un demi-siècle, les maîtres véritables de notre époque ; mais on ne voit que trop déjà à quelle faillite aboutit leur régime qui livre à toutes ses pires faiblesses l'orgueil de l'Homme divinisé par lui-même. Egalement impuissants à maîtriser ou à satisfaire les passions où leurs émules ont péri et dont ils deviennent les esclaves à leur tour, ils commencent à percevoir eux-mêmes, mais trop tard, vers quels abîmes sanglants ils ont dirigé l'Humanité qui leur échappe.

Effet inévitable de tout sectarisme exclusif !

Animé au contraire du plus large esprit de tolérance, d'indépendance même ; érudit et fidèle à l'antiquité comme Fabre d'Olivet ; savant comme Saint-Simon, Comte et Spencer, et plus enflammé qu'eux peut-être d'amour et d'admiration pour l'Humanité ; économiste autant que Proudhon ; vibrant et vivant comme Fourrier,

---

(1) Ces pages sont extraites du volume de Barlet (*Saint-Yves d'Alveydre, sa vie, son œuvre.* Prix : 3 fr. 50) que vient d'éditer Henri Durville fils, 30, boulevard de Strasbourg, Paris, 1910.

Saint-Yves arrive seul à rassembler dans une harmonie superbe tous les éléments sociaux que ses rivaux n'ont réussi qu'à mettre en lutte : Science, Economie, Gouvernement, Politique, Morale, Religion, sa doctrine embrasse tout, comprend tout, rénove tout non seulement sans rien troubler, mais dans l'esprit le plus libéral, le plus progressif, le plus humanitaire ; par une synthèse assez complète, assez vraie pour tout satisfaire parce que chaque élément concourt à l'harmonieuse unité de l'ensemble.

La raison en est simple autant que profonde ; c'est que Saint-Yves s'appuie sur la Tradition centrale, unique, révélée à l'homme de son origine, pour lui tracer sa voie à travers les siècles ; conservée depuis avec une piété jalouse à l'abri de tous les écarts de la raison et de la liberté humaine, et dont il avait mérité dès sa jeunesse, de recevoir le dépôt sacré, sans doute parce qu'il avait mission, de par sa naissance même, de nous en rappeler la profondeur et l'harmonieuse fécondité.

Il y a plus encore, cette doctrine si synthétique, si large, si universelle, est cependant, en même temps, tout à fait occidentale et même tout à fait française. Elle est occidentale parce qu'elle est empruntée à la forme occidentale de la Tradition unique, et par là elle projette une clarté admirable sur la religion d'amour qui en est issue ; aussi lui est-il plus aisé qu'à toute autre et de faire ressortir son identité avec celles de l'Orient, et de satisfaire cependant aux aspirations d'activité libre qui nous caractérisent ; et d'embrasser l'Humanité toute entière dans une Fraternité qui n'a rien de factice ou d'illusoire : Saint-Yves a magistralement développé toute cette puissance.

Elle est bien Française cependant, son œuvre parce qu'il n'y a pas de nation qui soit plus prête que la France à se consacrer avec une ardeur chevaleresque à la réalisation d'une unité fraternelle que son intelligence claire et synthétique est plus capable d'embrasser qu'aucune autre, de cette fraternité au nom de laquelle elle a répandu si largement son sang depuis un siècle.

D'où vient donc qu'une pareille œuvre, si large, si féconde, si appropriée à nos aspirations, si conforme à notre esprit national n'ait pas eu chez nous au moins plus de retentissement, on n'ait pas obtenu de succès plus durable et plus efficace ?

On aurait pu croire, tout au moins, qu'elle dût trouver un appui sérieux dans ces écoles d'occultisme si particulièrement développées de notre temps, ou chez toutes celles qui se consacrent à l'étude des sciences dites occultes ou des phénomènes qui leur correspondent. Ne se flattent-elles pas toutes de nous donner une révélation nouvelle qui va régénérer l'Humanité ? Et cependant qui d'entre elles, si ancienne qu'elle puisse se dire, a réussi je ne dis pas à nous donner, mais à nous indiquer seulement la moindre institution, la moindre réforme pratique, pour se montrer capable de faire passer ses prétentions de la puissance à l'acte ? Comment ne se sont-elles pas empressées d'étudier, de seconder, d'adopter les projets si précis, si détaillés, si documentés de la Synarchie ?

Il faut bien le dire, la première des raisons de cette abstention, parfois même de cette aversion singulière, est dans le sectarisme où nos écoles se sont enfermées jusqu'à un tel antagonisme que toute tentative d'union ou de fédération entre elles est restée impuissante jusqu'à ce jour. Preuve qui devrait suffire à leur montrer

cependant qu'elles n'ont encore atteint ni Tradition centrale, ni doctrine vraiment synthétique. C'est parce qu'elles sont trop enfermées dans l'étroitesse de leur foi spéciale qu'elles se sont refusées à l'étude de cette vénérable tradition, de cette superbe doctrine d'où est née la Synarchie.

Il faut ajouter, cependant, à leur décharge, combien cette étude était difficile et pourquoi. C'est volontairement que Saint-Yves a laissé tomber sur l'ésotérisme de sa doctrine un voile assez transparent pour les laborieux, mais suffisant encore pour décourager les moins persévérants. C'est volontairement et avec raison.

L'abondance, la facilité des phénomènes relatifs à l'invisible, survenant à notre époque au milieu du scepticisme religieux le plus général ont faussé complètement les notions exactes sur les sciences occultes. Les désirs naturels de la foi, qui ne trouvaient plus à se satisfaire, se sont portés avec plus d'ardeur que de discernement vers toutes les manifestations de l'invisible ; on a cru pouvoir les assimiler toutes à celles infiniment plus rares de la théurgie, domaine exclusif de la religion, en dehors duquel tout est malsain ou dangereux.

Avec une facilité trop souvent encouragée par les directeurs de ces mouvements, on a pensé, on a cru, comme on le désirait, qu'il suffit de se fier, soit à ces manifestations équivoques, soit aux doctrines qui leur correspondaient, ou même à des religions étrangères mal comprises ou imparfaitement interprétées, pour s'en trouver relevé sans effort et sans étude, à la hauteur des spiritualités les plus raffinées. Et par là même la voie s'est trouvée fermée à beaucoup d'esprits excellents vers la religiosité véritable qui demande autant de science que de luttes intérieures.

En fait, la plupart des manifestations de l'Occultisme, surtout parmi les plus faciles, ne sont que des illusions périlleuses ; nul de ceux qui ont pu en pousser l'étude ou l'observation assez loin ne démentira cette assertion ; c'est un devoir de la proclamer le plus haut et le plus souvent possible au milieu des occultistes et dans l'intérêt même de leurs aspirations ou de leurs études afin qu'ils y apportent l'attention, la prudence et la persévérance nécessaires.

Saint-Yves, initié de bonne heure à ces hautes sciences que son intelligence exceptionnelle avait approfondies avec toute la hardiesse et le génie qui lui étaient propres, savait plus que qui que ce soit ce qui pouvait en être révélé, et dans quelles conditions. C'est pourquoi il dit dans *Jeanne d'Arc* (p. 20) : « Quant aux questions concernant les sciences et les arts renfermés dans les mystères de la triple révélation, notre réponse ne saurait varier : Qui les possède les garde et n'en doit au dehors que les seuls résultats d'utilité publique. »

Il disait de lui-même : « Si je publiais ce que je sais, sans réserve, la moitié de Paris en deviendrait folle et l'autre moitié hystérique. »

Telle est la cause de son extrême réserve ; il ne l'a point poussée, cependant, plus loin qu'il n'était nécessaire ; on a vu comment le simple rapprochement de divers passages laisse apparaître la doctrine traditionnelle sur laquelle il se fondait et qui doit être à la base de toute étude sérieuse de l'Occultisme.

On a reproché à Saint-Yves de n'avoir pas formé de disciples ; sa mission n'était pas là et elle était bien suffisante pour absorber tous ses soins ; elle ne pouvait lui laisser aucun moment pour un

apostolat si exclusif lui-même de toute autre occupation. Il s'en explique, du reste, au même passage de *Jeanne d'Arc,* en termes bons à méditer.

« Parmi les jeunes gens, tous croyant aller aux sources de l'Inconnu, les uns se sont lancés vers la Théosophie des Kabbalistes, les autres vers celle des Bouddhistes, ceux-ci vers la Théosophie de Saint-Martin, ceux-là vers celle de l'Encyclopédie maçonnique représentée par Fabre d'Olivet.

« Tous ces courants sont bienfaisants, à mon avis, et nous sommes loin de partager les appréhensions qui nous sont souvent manifestées à ce sujet.

« Nous avons traversé nous-même cette nostalgie d'investigation, il y a de nombreuses années ; et le seul danger qu'elle présente est un danger personnel et non public.

« En dehors de nos livres où chacun est bien venu de tirer ce que bon lui semble, nous n'avons voulu exercer aucune action directe sur ces mouvements, ni rien leur livrer personnellement, n'ayant qualité d'exercer notre discipline assez dure que sur nous-mêmes. »

A l'égard du public étranger à l'occultisme, il faut peut-être reconnaître que Saint-Yves, plus poète que savant, ne s'est pas assez plié aux nécessités de son temps. C'est dans ce sens qu'on lui a reproché, dans le monde savant, de n'avoir pas appuyé ses assertions de citations suffisantes, alors qu'il avait si longtemps et si profondément remué la poussière des bibliothèques.

Oubliant trop volontiers combien nous sommes loin du siècle des bardes, il a voulu nous donner ses enseignements, et non des moindres, sous la forme de l'épopée. C'est un genre qui ne peut réussir qu'autant qu'il traduit dans le langage de l'harmonie des sentiments inscrits déjà dans tous les cœurs par une foi vivante ; quel talent extraordinaire n'eût-il pas fallu pour le faire accepter seulement dans une doctrine inconnue et mystérieuse ? Et quels loisirs pouvait avoir Saint-Yves pour cultiver un talent pareil, quel que fût son génie ? Il faut être Goethe ou Hegel ; c'est trop demander que de vouloir être l'un et l'autre.

Une seconde illusion de son génie a été de croire que des vérités aussi profondes que celles dont il se faisait l'apôtre pussent être aussi facilement assimilables pour d'autres que pour lui, et pussent soulever tous les enthousiasmes, malgré les réticences mêmes dont il se croyait obligé de les envelopper. Il ne songeait guère qu'à réchauffer et à rassembler les convictions sur lesquelles il comptait, alors qu'une longue persévérance était nécessaire pour les faire naître seulement. Il pensait n'avoir qu'à entraîner et commander déjà là où il n'aurait dû compter que sur le labeur ingrat d'un apostolat à son début.

Il est vrai qu'il tenta d'aborder le public, mais par l'effet de la même foi dans la puissance de sa Cause, il eût l'imprudence de la confier précisément à ces gouvernants contre la partialité desquels il avait dirigé tous les efforts de sa vie : on a vu avec quelle facilité ils l'étouffèrent sans l'honneur banal d'une pétition aux Chambres. Comment Saint-Yves peut-il oublier à ce point l'exemple qu'il nous a si bien décrit d'Abraham présentant Sarah au pharaon d'Egypte ! N'avait-il pas dit, d'après Abincelech, à propos de la présentation de cette néo-synthèse aux gouvernements politiques :

« Souvenez-vous que vous avez été prise : Vous êtes la Vérité, mais vous ne vous montrerez pas, car autrement, comme vous êtes l'Autorité et que je suis le pouvoir qui vous a prise et subjuguée, vous remonteriez à votre rang dans l'Ordre social et je redescendrais au mien ? » (*Mission des Juifs*, p. 368.)

Ce n'était pas dans la foule agitée des politiciens qu'il fallait présenter le drapeau de la Synarchie ; il fallait le maintenir là où la *Mission des Souverains* l'avait planté si fièrement et si justement, en dehors et au-dessus de tous les partis, de tous les intérêts, afin qu'il lui fût possible de les rallier tous dans les hauteurs dont il descend.

Seulement, et c'est là surtout ce qu'il faut dire pour justifier Saint-Yves, la défense de cette bannière céleste devenait une œuvre longue et laborieuse à laquelle la vie d'un homme ne pouvait suffire, quel que fût la puissance de son génie, surtout après que cette vie était si remplie déjà par l'élaboration d'une œuvre aussi grande, aussi difficile, aussi nouvelle que celle des *Missions*. C'était tant déjà que de les avoir posées aussi magistralement.

Mais ce que Saint-Yves n'a pas pu, ne pouvait pas réaliser, c'est à ses amis, c'est à ses partisans, c'est à ses disciples de l'accomplir. Ce n'est pas seulement pour eux un devoir de reconnaissance ou d'affection ; ce n'est pas seulement la meilleure manière d'honorer ici-bas la mémoire de celui qu'ils admirent, et d'assurer dans l'invisible la juste récompense de ses efforts ; c'est aussi et surtout un devoir de dévouement et de piété religieuse qu'ils contractent envers l'Humanité du moment qu'ils ont assenti aux magnifiques préceptes de ce grand Maître.

Nous n'hésiterons pas, j'en suis convaincu, à suivre le bel exemple que nous donnent encore aujourd'hui les disciples de Fourier, de Proudhon, de Comte en faisant l'honneur de toutes leurs forces, aux doctrines qui leur ont été transmises. Comme eux, nous, les disciples de Saint-Yves, nous accepterons sans hésiter ce noble héritage si supérieur à celui qu'ils ont reçu, puisque le nôtre remonte aux origines mêmes de l'Humanité qui n'a cessé de l'enrichir par la Science et la Vertu de ses dépositaires ; plus que qui que ce soit, nous pourrons être fiers de nous constituer les apôtres de la Synarchie.

La tâche sera longue et difficile, mais le temps nous appartiendra si j'ai le bonheur d'être entendu des jeunes auxquels je m'adresse particulièrement ici, parce qu'ils sont encore étrangers aux divergences que les difficultés de notre temps ont créées entre nous et qu'avec l'enthousiasme de leur printemps, ils peuvent avancer dans la voie que nous, contemporains de Saint-Yves, nous n'avons eu la difficulté de déblayer à son exemple.

Il ne m'appartient pas de dresser le programme des travaux nécessaires à cette belle entreprise ; il demande beaucoup de prudence et de réflexion ; je ne puis cependant mieux terminer cet appel, que je voudrais plus chaleureux encore, aux amis de Saint-Yves, sans le citer lui-même une dernière fois, sur cet apostolat prévu dès ses débuts.

Il est clair, en effet, que deux travaux essentiels s'y imposent avant tout : en haut, la diffusion, l'éclaircissement des principes de la Synarchie, jusqu'à leur source première, en vue du rétablissement

des quatre ordres de Science si bien définis dans la *Mission des Juifs.*

En bas, la démonstration publique des heureux effets de la Synarchie par une critique incessante, inspirée par ses principes, des faits politiques et sociaux de tous les jours.

Ce double effort, Saint-Yves l'annonçait en ces termes dans la première de ses œuvres capitales, la *Mission des Souverains :*

« De même que, dans les périodes de l'Universelle Eglise, des Ordres nouveaux sont venus, à leur heure, répondre à de nouveaux besoins sociaux, de même aussi, entre les conservateurs et les révolutionnaires européens, l'*Ordre des Synarchistes* devra planter son drapeau d'arbitrage et de paix sociale.

« *Ses organes de propagande seront, dans chaque pays,* un *journal* et une *revue* ayant pour titre : *la Synarchie Nationale.* »

Voilà le Testament qu'il a laissé à ceux qui l'aiment et veulent le suivre : un journal et une revue. Il pensait les étendre à toutes les nations de l'Europe ; nous n'en sommes pas encore là ; mais nous avons du moins pour en commencer la réalisation une force inconnue aux disciples de toute autre école : c'est la certitude que Saint-Yves sera toujours avec nous, pour nous inspirer et nous guider dans l'accomplissement de sa tâche si nous savons nous en montrer les dignes héritiers.

Ch. BARLET

Bibliothèque Martiniste

L'ILLUMINISME EN FRANCE

1771-1803

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

SA VIE. — SA VOIE THÉURGIQUE

SES OUVRAGES. — SON ŒUVRE. — SES DISCIPLES

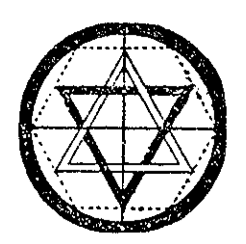
SUIVI

de la Publication de 50 Lettres Inédites

PAR

PAPUS

Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES

Bibliothèque Chacornac

11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

1902

LE *SAINT-MARTIN* DE PAPUS

par Robert AMADOU

Philippe Encausse avait souhaité la réédition des trois principaux livres consacrés par Papus au martinisme, et que chacun d'eux fût préfacé par notre frère Robert Amadou. Seul le premier livre, Martines de Pasqually, a reparu. L'Initiation *accueille, en ce numéro spécial sur Papus, fondateur de l'Ordre martiniste, l'étude inédite que Robert Amadou a rédigée pour le* Saint-Martin.

Y.-F. Boisset

A mon frère Philippe Encausse,
fils de Papus et disciple de Saint-Martin.

Un livre et un sujet considérables — Papus en 1902 — « Louis-Claude de Saint-Martin... par Papus » — Les motifs d'une reprise — Pour une meilleure édition — Envoi.

UNE TRILOGIE MARTINISTE

Des trois livres que le Dr Gérard Encausse, sous le pseudonyme littéraire et magique « Papus », a consacrés au martinisme, celui-ci est chronologiquement le dernier, mais logiquement le deuxième. Et l'auteur l'avait entendu ainsi [1].

---

(1) Voir « Un Ordre et trois livres », *ap.* R.A., préface à Papus, *Martines de Pasqually...*, nouv. éd., Paris, Robert Dumas Éditeur, 1976, p. IV-VI. Le titre général choisi par Papus était : *L'Illuminisme en France.*

Avant de se proposer une trilogie, Papus avait envisagé de traiter ensemble des deux éponymes du martinisme. Le projet autographe d'une page de titre en fait foi, que j'ai découverte dans les archives de Papus (B.M. Lyon, Mss. 5 491-I-f. 200 r°) : *Martinez* (sic) *de Pasquallis* (sic). *Sa vie, sa doctrine, son œuvre. Son disciple Louis-Claude de Saint-Martin et leurs groupes d'après des documents inédits.*

Dans le même dossier figure un autre projet de titre, également autographe, et très proche du titre définitif. En particulier, il ne comprend aucune mention de Saint-Martin. Ce dernier document (5 491-I-f. 162 r°) est reproduit dans *l'Initiation*, juillet-septembre 1978, p. 173.

Sur Martines, Saint-Martin, Jean-Baptiste Willermoz, leurs vies, leurs œuvres de toutes sortes, leurs bibliographies, sur le martinisme, en somme, sous ses différentes espèces et dans ses divers rapports, voir notre « *Martinisme* » (Paris, Documents martinistes 2, 1979 ; deuxième édition, *ibid.*, 1988).

Sur Papus, l'ouvrage de base demeure : Dr Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre, Paris,* Editions Ocia, 1949 ; nouvelle édition Paris, Pierre Belfond, 1979, sous le titre : *Papus. Le « Balzac de l'occultisme », Vingt-cinq années d'occultisme occidental.* Notre préface à cette dernière éd. rend à l'auteur et à son père un hommage qui se voudrait aussi déférent et affectueux que juste. De Philippe Encausse, sa biographie par Jacqueline Encausse est à paraître en 1988, aux éditions Cariscript, à Paris.

Quant à leurs sujets respectifs, en effet, *Louis-Claude de Saint-Martin*, paru en 1902, vient après *Martines de Pasqually*, paru en 1895, mais avant l'ensemble des sociétés qui procèdent du maître, soit en droite ligne, soit par le relais de ses deux principaux disciples — Saint-Martin étant l'un et Jean-Baptiste Willermoz l'autre —, et que le titre du troisième volume, achevé d'imprimer entre-temps, pour des raisons tactiques, le 1er février 1899, désigne dans sa partie initiale : *Martinésisme, Willermosisme, MARTINISME et Franc-Maçonnerie* [2].

Outre mes affinités, je constate que le présent ouvrage, au sein de la trilogie, domine : parce que le martinisme, c'est aujourd'hui l'Ordre martiniste d'abord, qui tient Saint-Martin pour son « vénéré maître », et parce que, dans le cours de l'histoire des idées, depuis deux cents ans, le Philosophe inconnu joue un rôle éminent où il incarne, en vertu d'un quasi-privilège, le martinisme. Au surplus et compte tenu des mérites singuliers de ce livre, qu'une nouvelle édition doit renforcer, ce dernier motif rend *Louis-Claude de Saint-Martin*, le livre de Papus comme son héros, considérable en lui-même.

PAPUS EN 1902

En 1902, pondéré, bienfaisant et à l'aise, Papus brille au zénith. Du moins au zénith de la sphère sociale. Car, si ses trente-sept ans font la moitié d'une carrière précoce — praticien de l'occultisme depuis 1886 et de la médecine depuis 1894 —, c'est le 25 octobre 1916 qu'il atteindra, corps terrassé, l'apogée spirituelle de son cours physique.

Ce mitan de la vie est aussi le temps du succès acquis. Passés les engouements et les attaques passionnelles, voici Papus installé dans son rôle de mage, et la magie, du coup, réintégrée dans la cité. Formellement, on le tolère, lui qui personnifie l'Occulte, on l'admet dans le Tout-Paris, on lui accorde ce respect protocolaire que le monde ne saurait refuser, sans se désavouer lui-même, à tous les acteurs de sa comédie. L'année précédente, le grand-duc Nicolas l'a présenté à l'empereur Nicolas II et il accomplit le premier de ses trois voyages en Russie.

---

(2) Une réserve s'impose ici. Il n'est pas sûr que la mise au point, assez polémique, qui porte le titre à l'instant cité (et dont un témoignage inédit, de première main, atteste qu'elle a fortement contribué à fermer, au nez de Papus, le 12 juillet de la même année, les portes de la Grande Loge de France), ait réalisé tout à fait l'intention de Papus, quand il traçait le plan de sa trilogie. L'auteur avait, en effet, prévu un ouvrage traitant de Willermoz, sur le modèle de ceux qu'il publierait à propos de Martines de Pasqually, puis de Saint-Martin : *L'Illuminisme en France, 1767-1810. Jean-Baptiste Willermoz. Les Elus Coëns. La Stricte Observance. Les groupes initiatiques de Lyon. D'après des documents entièrement inédits.* Et, dans le cours du livre consacré à Saint-Martin — le présent ouvrage —, Papus rappelle, par deux fois, ce projet, avec son vœu de le réaliser pleinement : « Lorsque nous publierons, si Dieu le permet, notre étude sur Willermoz... » (p. 25), et aussi : les « indications de grande valeur » que fournissent les lettres de Saint-Martin à Willermoz, incluses dans le présent livre, « seront encore complétées par la suite d'une publication sur les maîtres du Martinisme ». (P. 209).
Mais Papus n'a pas publié d'autre livre sur Willermoz que celui de 1899.

L'activité de Papus bat alors son plein. Il écrit, et surtout il dicte, il publie [3], il ravit l'auditoire de ses conférences, il anime des groupements, il soigne. De mainte manière, il se dépense au profit des idées et des êtres. L'intuition d'un cœur tsigane guide sa fougue méridionales et son extraordinaire capacité d'assimilation, afin de rendre à la Providence le fruit des talents qu'elle lui a confiés.

« Papus fut, avant tout, un agitateur inlassable [4] », disait Pierre Dujols (peut-être de Valois, homme secret, homme aux secrets), qui connaissait son petit monde des disciples d'Hermès. Et si l'osmose s'amplifia entre ce microcosme et le symbolisme littéraire et artistique, si la société tout entière fut pénétrée, imprégnée d'occultisme, Papus en retient, pour une bonne part, l'honneur qui ne devra qu'à la sottise du Léviathan grégaire de tourner en indignité.

Car, bientôt, la fortune grimace, le revers de la médaille va sortir : la vogue commercialise, les charlatans montent et le public s'y perd. Papus est mal entouré (quel tort ne causera pas Téder, derrière qui se profilent Yarker et Reuss !) Il n'est pas secondé. Le Congrès spiritualiste et maçonnique de 1908 sera le chant du cygne de l'occultisme papusien, qu'on pourra dire désormais l'occultisme de la Belle Epoque. Peu avant la Première Guerre, Papus confie à Joanny Bricaud, avec amertume, que l'occultisme a pris une mauvaise direction, qu'il faut recommencer autrement [5]. L'opération aura échoué, pour avoir trop bien réussi [6].

Papus change, lui aussi, mais pour le meilleur, de moins en moins mage, de plus en plus mystique. De moins en moins faux mage, tandis qu'on l'encourage à l'être, de plus en plus proche de l'Occulte en esprit et en vérité, au fur et à mesure que prospèrent les fausses sciences occultes. En 1902, Saint-Yves d'Alveydre, le maître intellectuel de Papus depuis 1887, et Philippe Nizier, dit « Monsieur Philippe », son maître spirituel, qu'il a rencontré — choc décisif — dix ans plus tôt, demeurent en ce monde. Saint-Yves s'en ira en 1909, Philippe en 1905.

---

(3) Ouvrages de Papus publiés en 1902 :
Comment on lit dans la main ; L'Occultisme et le spiritualisme ; La Magie et l'hypnose ; La Science des mages ; La Bicyclette grosse routière.

(4) Pierre Dujols, « Ceux qui s'en vont. Le Docteur Papus », *Le Théosophe*, 25 novembre 1916, reproduit *ap.* Dr Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre, op. cit.*, p. 465

(5) « Où en est l'occultisme ? », *Annales initiatiques*, janvier-février-mars 1922, p. 99.

(6) Un phénomène analogue, mais plus grave parce qu'il est plus vaste, se produit sous nos yeux. Nous qui avions résolu voilà trente-cinq ans de rendre l'Occulte à la culture, nous assistons à sa double captation commerciale et universitaire. (Saint-Martin, en particulier, subit les outrages souvent hypocrites des nouveaux cacouacs ; voir notre « Saint-Martin à délier », discours inaugural du colloque organisé et publié par l'Institut de philosophie de l'université de Tours et la Société ligérienne de philosophie : *Présence de Louis-Claude de Saint-Martin*, 1986, pp. 155-230.) Il n'est d'autre devoir aujourd'hui pour l'occultiste sincère que de libérer son art, sa science, ses amours, du *goulag* bourgeois. *Cf.* R.A., « L'Occulte et la culture », prologue à *l'Occultisme*, deuxième éd. (St-Jean-de-la-Ruelle, Chanteloup, 1987) ; *Bref Discours sur l'initiation (ibid.*, 1988) ; *L'Initiation maçonnique* (Paris, Cariscript, 1988).

Il semblera que leur action, de se situer au lieu de l'Invisible, grandisse ; l'influence de Philippe surtout, réoriente l'intelligence de Papus, intériorise son énergie.

Contre un envoûtement qui précède de peu sa mort, et qui a peut-être porté à sa chair malade le coup fatal, « il ne m'est pas permis, dira-t-il, de me défendre comme je le pourrais et comme je l'aurais fait à mes débuts [7] ». J'entends le prologue de l'ultime détachement dans ces lignes-ci découvertes parmi les brouillons du présent livre, que la version définitive n'a pas retenues : « Laissant de côté les injures adressées à notre personnalité dans quelques opuscules qu'un courage bien placé a faits anonymes, nous ne nous occuperons ici que de ce qui concerne Claude de Saint-Martin [8] ». Le mitan aussi de son évolution personnelle.

Certes, Papus en 1902 commence de discerner les vanités, mais encore le martinisme, constitué par lui en ordre initiatique à partir de 1887, et alors bien structuré, très diffusé, avec *l'Initiation,* son organe officiel, fondée en 1888, apparaît, cette année-là, dans leur stabilité, comme la part la plus solide et la plus durable de l'œuvre de Papus. Il leur accorde une faveur croissante.

Or, si le martinisme a pour fondateur Martines de Pasqually, Papus reconnaît Saint-Martin patron de l'Ordre martiniste.

Quoi de plus normal donc, et de plus utile, que d'affecter un livre à chacun d'eux ?

Comme pour documenter les deux livres, il a recouvré, en 1893. une large partie des archives de Jean-Baptiste Willermoz, condisciple de Saint-Martin à l'école de Martines et préparateur de l'Ordre — martiniste — des chevaliers bienfaisants de la Cité sainte [9]. Cette

(7) Cité par Philippe Encausse, *Sciences occultes..., op. cit.,* p. 403-404.

(8) Bibliothèque municipale de Lyon, Mss. 5 491, I-f. 186 r°.

Dans ce dossier, la partie du *Saint-Martin* est de beaucoup la plus faible. J'y ai remarqué une ébauche de plan (5 491, I-f. 191 r°) que j'ai reproduite en fac-similé dans *l'Initiation,* juillet-septembre 1978, p. 172.

(9) Comment Papus entre en possession des archives de Jean-Baptiste Willermoz, je l'ai résumé, avec toutes indications bibliographiques utiles, dans un chapitre intitulé « Des papiers qui font signe » de ma préface à la nouvelle édition du *Martines de Pasqually, op. cit.,* p. VI-X.

Ajoutons deux confirmations de l'histoire reçue.

Celle de Sédir dans son compte rendu du livre, paru dans *le Voile d'Isis,* 15 mai 1895, p. 1-2, et reproduit dans *l'Initiation,* juillet-août-septembre 1976, p. 173-174, avec mes commentaires, p. 172 et 175.

Autre confirmation, indirecte : les *Annales initiatiques,* avril-mai-juin 1935, p. 744-748, dans un article intitulé « Histoire et roman » et signé « La Rédaction », c'est-à-dire par Constant Chevillon, a critiqué la version de rechange que Piobb avait proposée et qui est exhumée, à titre documentaire, dans ma préface de 1976 (*cf.* p. X). Quelques extraits de cette réfutation ne seront pas déplacés ici.

Piobb, écrit Chevillon, « débute par une affirmation au moins aussi bizarre que le roman forgé par l'auteur sur ce point de départ. « Stanislas de Guaita, dit-il, mourut. Papus se décida alors à remettre en valeur l'Ordre Martiniste ». Voilà certes du nouveau. Guaita mourut en 1897. Or, Papus était président à vie du Suprême Conseil depuis 1891 ; il avait codifié les Cahiers de l'Ordre en 1887 et depuis 1884 il avait commencé à grouper autour de lui certains partisans des doctrines martinistes. Telles sont, du moins, les dates données par les archives authentiques de l'Ordre ». (p. 744).

« Quant à l'histoire de Penot, je n'en crois rien et beaucoup d'autres

caution, octroyée un an après la fondation du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste, l'encourage à persévérer dans le martinisme et à développer son ordre propre.

Tirées du fonds, les lettres du noble voyageur à Willermoz, que

---

avec moi. Peut-être (je dis peut-être), Papus acheta-t-il quelques patentes laissées en gage par un joueur malchanceux pour éviter de les voir tomber dans le domaine de la curiosité publique. Là s'arrête la vraisemblance et, vouloir faire de cet incident problématique et minuscule, postérieur à 1897, la base du mouvement déclenché en 1884 par Papus, c'est une bouffonnerie que personne ne peut admettre. » (p. 746)

Les « dîners fins de Papus », les « sentiments amoureux de Sédir » p. 746), Piobb a mauvaise grâce de les évoquer sans preuve, mais Chevillon passe avant de conclure : « Rassurez-vous, Amis, il n'y a rien à retenir de cela, sinon que Penot s'est plus ou moins spirituellement moqué de M. Piobb dont le sens critique, pour une fois, espérons-le, n'a pas su réagir. » (p. 748)

Rien à retenir ? Rien de bouleversant sans doute, mais il me semble flairer un épisode, un détail oublié. J'étais coi, je reste perplexe.

La mise au point des *Annales initiatiques* provoqua plusieurs questions à la rédaction de la revue. « La Rédaction », c'est-à-dire Constant Chevillon, répondit dans les *Annales initiatiques*, avril-juin 1936, p. 797-799, sous le titre « Les documents martinistes ». Le principal de l'article est constitué par le texte d'Elie Alta qui porte le même titre (résumé *in* notre préface à *Martines de Pasqually, op. cit.*, p. VI-IX et cf. n. 13). Puis Chevillon prolonge l'histoire au-delà de Papus, mais sur l'histoire posthume des archives anciennes de Papus et, en particulier, des lettres de Saint-Martin à Willermoz, voir l'introduction à la nouvelle édition de ces lettres référée *infra*, § « Pour une meilleure édition ». Plus généralement, voir aussi la nouvelle édition du Steel-Maret, référée ci-dessous dans la présente note.

Autres addenda à ma préface au *Martines de Pasqually :*

La substance des articles réservés au martinisme dans le Ligou a été incorporée dans « *Martinisme* », *op. cit. supra*, note 1.

Le Steel-Maret a été réédité par Robert Amadou, avec un important apparat et la reprise de l'étude de Jean Saunier (Genève, Slatkine, 1985).

Le Van Rijnberk a été réédité, avec une importante préface, chez Georg Olms, Hildesheim (R.F.A.), 1982.

Les documents théurgiques référés note 9 ont été publiés en un volume sous le titre *Angéliques* (Paris, Cariscript, 1984), non pas d'après la copie de Grenoble, mais d'après l'autographe de Saint-Martin ; les tableaux de Grenoble, néanmoins, ont été mis en regard des tableaux dessinés par Saint-Martin.

L'Almanach du magiste pour l'année 1894-1895 (Paris, L. Chamuel, 1894) reproduit en primeur un fac-similé de la lettre de Martines à Willermoz, 17 avril 1772 (cf. p. 228-231, la lettre elle-même est p. 229), le cachet de l'ordre des élus coëns et des bijoux prétendument utilisés dans cet ordre (cf. p. 230).

Le document publié en annexe de la préface (XXV-XXVIII) a pu être identifié (*Bulletin martiniste*, n° 1, p. 13) ; il se trouve maintenant au fonds FM du cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale (don Baylot). Noter que la griffe précédée de la légende, p. XXIX de notre édition, doit, en fait, venir, de même que dans l'original, c'est-à-dire en haut de notre p. XXVIII.

In fine, la « Documentation particulière » procurée par Philippe Encausse consiste en un cahier autographe de l'Agent inconnu. Ce manuscrit est désormais conservé à la salle du Livre ancien et précieux de la Bibliothèque municipale de Lyon (legs Philippe Encausse), avec la correspondance y relative entre Philippe Encausse et Alice Joly.

Errata (hormis les coquilles immédiatement corrigibles par le lecteur) : page VIII, ligne 3, lire : sphères occultistes ; page IX, ligne 6, supprimer

Papus a découpées et glosées, fragment par fragment, formèrent son *Martines de Pasqually.*

Les lettres de Saint-Martin à Willermoz, en provenance du même fonds, constituent la deuxième partie du *Saint-Martin.*

Cette correspondance, Papus l'intitule « Références pour la vie de Saint-Martin ». Assurément. Il ajoute, à tout aussi bon droit : « Mais on verra par sa lecture combien de problèmes elle permet de résoudre ». C'est « pourquoi nous avons été incité à livrer à la publicité cette partie de nos archives [10] ».

Dans le même esprit et en appelant quelques autres auteurs à la rescousse, Gence notamment, Papus propose, après la biographie et ses commentaires, après le texte des lettres références, un panorama de l'œuvre du Philosophe inconnu, tant écrite qu'orale.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN... PAR PAPUS

Quand et comment Papus a-t-il écrit son *Saint-Martin ?*

Les moyens nous manquent de répondre à ces questions [11]. Le très probable est que Papus a travaillé en la circonstance selon son habitude : par quarts d'heure ; et, selon son habitude encore, en *dictant davantage qu'en écrivant.*

L'Initiation d'avril 1900, page 89, annonce : « Bientôt va paraître un nouveau volume de Papus sur la *Vie de L. Claude de Saint-Martin.* Ce volume renferme plus de 50 *(sic)* lettres inédites du Philosophe inconnu qui montreront tous les détails de l'organisation du Martinisme à cette époque. Ainsi se trouvera définitivement résolue une question ridicule soulevée par quelques jeunes gens mal informés et sans autorité que le succès croissant du Martinisme gêne beaucoup dans leurs projets. » (La pique vise René Philipon, Albéric Thomas et consorts.)

On peut supposer que, selon son habitude toujours, Papus décida que le livre était terminé quand le nombre de feuillets lui parut suffisant. Et que, très vite ensuite, il confia le manuscrit, enrichi des lettres de Willermoz et des pages de Gence, à Chacornac (Henri Chacornac, fondateur de la *Librairie générale des sciences occultes,*

Elie ; page IX, ligne 14, lire : Emmanuel Bon ; page XVI, ligne 12, lire : piétisme, surtout lors du second réveil (fin XVIIIe - début XIXe siècle).

Enfin, ajouter deux références importantes, l'une oubliée, l'autre postérieure : Stanislas de Guaita, « A propos de Martines de Pasqually », *L'Initiation,* t. XXVII, pp. 195-204 ; R.A., *Etat sommaire du fonds Jean-Baptiste Willermoz à la Bibliothèque municipale de Lyon,* Paris, Archives théosophiques, 1980.

(10) P. 209.

(11) Les papiers des archives de Papus à la B.M. de Lyon, que j'ai classés et cotés, Mss 5 491, I (16), sont relatifs à la préparation du *Martines de Pasqually* et du *Saint-Martin.* Ils contiennent surtout, quant à ce dernier ouvrage, des notes prises dans le livre de Matter (1862) sur le Philosophe inconnu et dans la *Correspondance* de celui-ci *avec Kirchberger* (publiée par Schauer et Chuquet, à Paris, chez Dentu, en 1862). Beaucoup de ces notes, d'ailleurs, sont de la main d'un copiste.

qui mourra en 1907), faute sans doute de pouvoir l'offrir à son ami Lucien Chamuel qui avait édité le *Martines de Pasqually,* mais dont la maison avait capoté dans l'intervalle. (Mais quand Papus avait-il commencé ? Je l'ignore.)

En même temps, j'imagine, que Chacornac préparait la copie et que l'imprimeur la tapait, *L'Initiation* de 1901 publiait, en bonnes feuilles, presque tout le texte de Papus, sans la dédicace ni rien de Willermoz ou de Gence [12].

Sur la page de titre originale on pourra lire le titre du livre dans son entier [13].

La date de 1902 qui figure sur cette page peut être précisée. Le *Journal général de l'imprimerie et de la librairie* annonce, en effet, l'ouvrage dans son feuilleton du 25 janvier. « Viennent de paraître » s'inscrit en haut de la page 172, achetée par Chacornac. S'ensuivent cinq titres, dont le nôtre qu'accompagnent Péladan, *Traité des antinomies,* en tête, puis, après Papus, Sédir, *Les Plantes magiques,* et William Law, *L'Esprit de la prière.* Chacornac rappelle enfin qu'il a racheté le fonds de Chamuel.

Cette réclame procure une autre indication : le *Louis-Claude de Saint-Martin* valait 4 francs en librairie, quand il sortit des presses.

Ces presses étaient celles de la Petite Imprimerie Vendéenne à La Roche-sur-Yon, dont le nom termine la dernière page du texte et la quatrième page de la couverture.

Le volume, 18×11,5 cm, était long de 273 pages, non compris le faux-titre. Il comprenait trois illustrations : deux planches hors texte, l'une, double et dépliante, reproduisant les quatre pages de la lettre de Saint-Martin en date du 25 mars 1771 ; l'autre, double et au format du livre, reproduisant le tableau de la loge de *la Bienfaisance,* à

---

(12) Voir « La vie de Claude de Saint-Martin », *L'Initiation,* mai 1901, p. 97-106 (dans le livre p. 5-17 (jusqu'à « d'abondants détails. ») ; « La vie de Claude de Saint-Martin (2e partie, 1776-1790) », *L'Initiation,* juin 1901, p. 193-204 (= dans le livre, p. 19 (depuis « C'est [donc] le 12 juillet 1776 ») — 34 (jusqu'à « registres maçonniques. ») ; « Commentaire (*sic* au singulier) sur la vie de Saint-Martin », *L'Initiation,* août 1901, p. 164-176 (= dans le livre, p. 45-62 (jusqu'à « sa véritable et durable source. »)

Une note appelée par le titre du premier feuilleton dit : « Extrait d'un ouvrage sous presse : *Louis Claude de Saint-Martin :* sa vie, sa voie théurgique, son œuvre, ses disciples, suivi de la publication de cinquante lettres inédites. » (mai 1901, p. 97, note 1).

Cinquante-sept ans plus tard, *L'Initiation,* alors dirigée par le fils de Papus, le Dr Philippe Encausse, réimprimera la totalité, à quelques lignes près, du texte de Papus (cf. *infra,* note 34).

(13) Quatre remarques sur ce titre : 1) Le surtitre insère l'ouvrage dans la trilogie martiniste de Papus. 2) L'indication chronologique « 1771-1803 » peut surprendre. 1803 soit, puisque c'est l'année où mourut Saint-Martin. Mais 1771 ? La raison en est accidentelle, mais simple : la première lettre de Saint-Martin à Willermoz est de 1771 ! 3) Papus annonce *cinquante* lettres inédites. Or, le chiffre est faux : il y a 46 lettres dans le livre en cause ! 4) L'emblème central est le pantacle martiniste, insigne de l'ordre, dessiné par Papus à partir d'un dessin géométrique de Saint-Martin, dans son livre des *Nombres* (cf. petit dossier in *l'Initiation,* janvier-mars 1980, p. 1-15).

De la même édition, j'ai aussi rencontré un exemplaire que le trait suivant distingue : la couverture jaunâtre est remplacée par une couverture de couleur également claire, mais bleu-vert.

l'orient de Lyon, pour l'année 1786 ; la troisième illustration consistait en une planche in texte, au verso du titre, reproduisant les cachets de Saint-Martin, tels qu'ils avaient scellé ses lettres à J.-B. Willermoz.

Une dédicace occupe la page 3 : « A Monsieur E. Deschaux pharmacien honoraire. Permettez-moi, cher ami de vous dédier ce volume pour reconnaître l'intérêt spirituel que vous avez bien voulu porter aux idées et aux œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin. » (J'ai uniformisé la typographie.) Qui est donc ce dédicataire ? En dépit d'une recherche acharnée, je l'ignore encore et je le regrette fort.

Assez curieusement, *L'Initiation*, qui avait rendu compte du *Martines de Pasqually*, sous la plume prestigieuse de Barlet, ne paraît pas avoir traité le livre : nulle recension, nulle annonce même. Ses lecteurs ne furent informés de son existence que par la publication, en 1902, d'un long extrait du texte de Papus [14].

Convenons-en d'emblée : Arthur Edward Waite avait raison, quand, dans la brochure de 1922 complémentaire de son gros livre de 1901 sur Saint-Martin, il rendait cet arrêt : « Papus était malheureusement un écrivain d'une grande inexactitude et la présente monographie doublerait de longueur si je devais analyser les erreurs qui remplissent ses trois livres consacrés au martinisme [15] ». Dans ce *Saint-Martin*, comme dans les autres ouvrages de la trilogie, l'histoire est, en effet, malmenée.

Pour être hétéroclites, quelques cas n'en seront que plus exemplaires. La biographie du théosophe regorge de fautes, dont souffrent les dates, les faits, les interprétations. Ainsi, Saint-Martin est mort le 14 octobre 1803 ; sa chaumière était sise à Chandon près Amboise ; il n'a reçu aucune teinture même « légère » de Swedenborg et ne s'est jamais occupé même « un peu » d'alchimie ; le Philosophe inconnu n'est pas une entité extérieure à laquelle Saint-Martin aurait tendu à s'identifier. Subsidiairement, l'Agent inconnu n'est pas non plus celui — ou plutôt celle — que Papus croyait et surtout pas... le Philosophe inconnu ; l' « union des martinistes et des rose-croix » est une jolie formule, dépourvue de sens. Enfin, Saint-Martin n'a fondé aucun ordre, ni martiniste ni autre, et l'on ne saurait lui rapporter le départ d'aucune initiation rituelle ; l'affaire d'Arson et de Wronski, en 1918, ne prouve pas qu'une « organisation très savante » des martinistes fonctionnât à l'époque et le « martinisme » en Russie doit s'entendre, avant Papus, en une tout autre acception que celle de Papus. Mais redoutons avec Waite qu'un errata de ce genre n'allonge démesurément notre travail. Et puis...

« Je préfère m'abstenir d'attaquer, en aucune façon, le Dr Papus

(14) « La mort de l'Initié », *L'Initiation*, avril 1902, p. 65-71, reproduit, à cinq mots près, le chapitre du livre qui porte le même titre, p. 70-79. La source est ainsi indiquée, en note (1), p. 65 : « Extrait de *Claude* (sic) *de Saint-Martin* par Papus, 1 vol. in-18, prix 4 francs (avec 50 lettres inédites de Claude de Saint-Martin). »

D'autre part, en 1903, *L'Initiation* a publié la partie de la notice de Gence que Papus avait omise dans son *Saint-Martin*, mais sans aucune allusion à cet ouvrage.

(15) A.E. Waite, *Saint-Martin the French Mystic and the Story of Modern Martinism*, W. Rider & Sons, 1922, p. 43-44. Le gros livre, qui reste utile, a pour titre : *The Life of Louis-Claude de Saint-Martin and the Substance of his Transcendental Doctrine*, Londres, Ph. Wellby, 1901.

(16) *Saint-Martin the French Mystic...*, *op. cit.*, p. 43.

dont la vie laborieuse a été scellée par une mort héroïque au service des malades et des blessés au cours de la Grande Guerre. De plus, nous étions liés personnellement et nos relations furent toujours cordiales [16] ». Par ces raisons, Waite s'abstient de critiquer Papus plus avant. N'est-ce pas confondre la critique et l'attaque ? Pour ma part, mes relations avec Papus ne furent pas moins cordiales. Quoique je n'aie pu le rencontrer physiquement, à cause de la chronologie, il m'a, de même qu'à tout amateur des choses cachées, l'oublieux René Guénon compris, appris beaucoup dans ma prime jeunesse et, mainte fois depuis, je fus surpris par l'acuité du vulgarisateur de l'occultisme. Il m'a aidé, je le respecte, je l'admire, et — l'avouerai-je ? — l'homme me séduit. Je ne crois pas que ce soit de bonnes raisons pour gazer la faiblesse, ou l'absence de sa méthode scientifique. Aussi, n'ai-je pas hésité à confirmer le regret que Waite exprimait à cet égard. Mais il faut renoncer à corriger, que ce soit dans le texte ou en notes, les erreurs de Papus. Mieux vaudrait réécrire le livre, ou plutôt en écrire un autre [17]. En revanche, les parties du livre dont Papus n'est pas l'auteur, rien ne s'oppose à ce qu'elles soient réparées autant que de besoin et enrichies à plaisir. Je m'explique plus loin sur l'édition, dont Philippe Encausse m'a confié le soin. Mais pourquoi avoir accepté cette tâche ? Pourquoi avoir patronné, en quelque sorte, ce texte de Papus si défectueux ? Mon amitié pour Philippe Encausse, pas davantage que celle qui me lie à Papus, n'explique tout, car si je salue et si j'écoute Papus comme un docteur ès sciences occultes — les vraies sciences —, l'idée que je me fais de la science historique — un jeu qui a ses règles — diffère de la sienne.

Or, donc, je tiens que le *Saint-Martin* de Papus possède une portée historique, une valeur historiographique quand même et une vertu initiatique, qui justifient une nouvelle édition, une édition améliorée.

(A suivre)

---

(17) Le lecteur pourra corriger à l'aide de nos publications sur Saint-Martin, sa vie, son œuvre, sa pensée et sur l'histoire et la doctrine de l'Ordre martiniste. (Bibliographie in *l'Initiation*, octobre-décembre 1973, pp. 217-222 ; à compléter par les indications fournies par « *Martinisme* », *op. cit.* et les notes de « Saint-Martin fou à délier », référé *supra* note 6.)

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement.

PARIS

Librairie du GRAAL

15, rue J.-J. Rousseau
75001 PARIS
Tél. 42 36 07 60

LA TABLE D'EMERAUDE

21, rue de la Huchette
75005 PARIS
Tél. 43 54 90 96

LIBRAIRIE DES EDITIONS ROSICRUCIENNES

199, rue Saint-Martin
75003 PARIS

PAU

LIBRAIRIE-PAPETERIE DES HALLES

1, rue de la République
64000 PAU
Tél. 59 27 26 21

TOULON

LE VERSEAU

12, place des Trois Dauphins
(en face du buste de Raimu)
83000 TOULON
Tél. 94 93 18 85

TOULOUSE

L'INCUNABLE

16, rue Nazareth
31000 TOULOUSE
Tél. 61 52 78 39

CLERMONT-FERRAND

Jean ROME

7, rue des Gras
63000 CLERMONT-FERRAND
Tél. 73 91 62 55

LIBRAIRIE RECTO-VERSEAU

10, rue du Port
63000 CLERMONT-FERRAND
Tél. 73 90 84 65

SAINT-ETIENNE

LA CHRYSOPEE

35, rue de la République
42000 SAINT-ETIENNE
Tél. 77 33 95 22

Toutes ces librairies proposent *un grand choix d'ouvrages* ésotériques anciens et nouveaux

Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages ésotériques anciens et nouveaux.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N°s 1-3-4). — 1957 (N°s 1-2-3-4). — 1958 (N°s 1-3-4). — 1959 (N°s 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N°s 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N°s 1-2). — 1970 (N°s 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1) — 1973 (N°s 1-2) — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N°s 1-2) 1985 (4). — 1986 (4). — 1987 (4), soit 134 numéros.

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4) — 1965 (4). — 1966 (4) — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4) — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4) — 1975 (4) — 1976 (4) — 1977 (4) 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4.). — 1985 (4) soit 126 numéros.

∴ **Le Ministère de l'Homme-Esprit,** l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de l'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4) — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

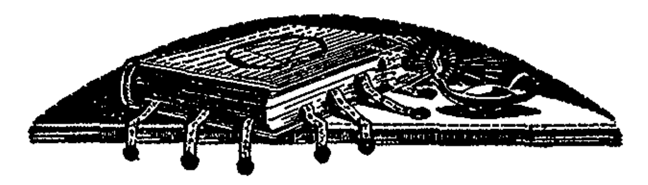
● **Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames)** ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4). — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE
Directeur : **Michel LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**
(Nouvelle série — 1953)



Les Livres...

• **L'énigme du Temple,** par Cyr BELCROIX (Editions Le Relais, 13, avenue de Fontainebleau, 77760 La Chapelle la Reine - 104 pages).

Le fils de Louis XVI est-il mort dans sa prison du Temple ?

Qui pouvons-nous considérer comme le véritable prétendant au trône royal de France ?

Existe-t-il des descendants de Louis XVII ?

Que d'historiens étudièrent ces problèmes !

De multiples théories se trouvent exposées dans bien des ouvrages.

Cyr Belcroix, poète et romancier, à son tour apporte une précieuse contribution à ces recherches historiques.

Il ne prétend nullement découvrir la solution.

Avec conscience et minutie, il explique le résultat des recherches exposées dans l'abondante documentation.

Il détaille chaque thèse puis fait valoir les arguments pour et contre.

Il nous conduit au cœur des problèmes qui demeurent souvent émouvants.

Modestement il déclare que, maintenant, « nous attendons que l'histoire vienne à nous ».

Combien d'énigmes subsistent. Elles donnent à réfléchir.

Henry BAC

• **Du triangle à la croix,** par Jean-Louis PROVOST (Nouvelles Editions Debresse - 60 F).

Sous la trame du récit de sa vie, Laurent a pris la place de l'auteur Jean-Louis Provost. Le Révérend Père Michel Riquet le dit d'ailleurs dans sa préface et dévoile l'itinéraire étonnant de cet homme qui recherche la lumière et nous fait part de cette expérience, vécue douloureusement.

Laurent, Jean-Louis Provost, nous émeut par ce récit fort beau, dépouillé et dans la coulée d'un style direct, il nous fait part de son itinéraire. Jeune rat de l'Opéra, prisonnier, il fait une carrière de chanteur guitariste à Tabarin. Il entre alors en maçonnerie, au Grand Orient de France ; mais les orientations politiques et anticléricales le déçoivent ; il entre à la Grande Loge de France, où il perçoit mieux les valeurs traditionnelles et symboliques. Il se fait baptiser, poursuit sa recherche spirituelle et tout en fréquentant sa loge il fait une retraite à Saint-Benoît-sur-Loire. Puis, près de son domicile, il fréquente les monastères bénédictins de Bec-Hellouin, de En Calcat. Un hôte qui fréquente les moines, qui s'interroge sur son destin, dans une quête qui ne peut se clôre. Avec des mots pudiques et d'une grande intensité, ce petit livre de 140 pages nous émeut pas sa franchise, son sens du sacré, son style aisé. Ce livre de la recherche spirituelle devrait être mis entre bien des mains, car il est le Signe sur le bon chemin.

Jean-Pierre BAYARD

• **La légende de Saint Brandan,** par Jean-Pierre BAYARD (chez Tredaniel éditeur, 76, rue Claude-Bernard, 75005 Paris - 110 F).

Ce livre, qui nous délivre et nous explicite un conte celtique du Vᵉ siècle après Jésus-Christ, mélange poétiquement la forte influence des croyances des druides, souvent cruelles, et le Message du Christ, à peine parvenu en Bretagne et qui se répandait parmi ce peuple de marins.

Le voyage qu'entreprend Brandan, parmi d'étranges îles est parfaitement initiatique, en sept épisodes. Il semble que le Saint ait rêvé les aventures qui lui arrivent... C'est le périple de l'Homme en poésie pure, à une époque terrible à la vérité où l'homme regardait le Ciel et y trouvait des réponses.

C'est, en fait, le début de la quête de l'homme et sa recherche éperdue d'infini et de perfection, au travers d'un Christianisme qui avait encore sa pureté...

Jacqueline ENCAUSSE

• **La queste du Saint Graal,** par James CHAUVET (chez Cariscript, collection Gnostica, 6 et 8, square Sainte-Croix de la Bretonnerie, 75004 Paris - Collection dirigée par Robert Amadou - paraît tous les 3 mois).

Je laisse à l'auteur lui-même le soin d'expliquer cette « queste » :

La « queste » à laquelle ce livre nous invite — admirable aventure de la conquête de notre cœur spirituel — et dont l'expérience qu'il est possible d'en avoir fut pour moi la vie même de mon père...

Comment ne pas vouloir partager cette découverte avec les autres et se demander : « Que vais-je faire pour que le monde devienne plus juste et plus beau ? ». Ainsi la vocation de chaque homme est d'être sauveur du monde par la Pensée pure, la Parole pure, l'action pure. De ce fait, se crée une sorte de Chevalerie mystique.

Que les lecteurs de ce livre puissent descendre dans « la crypte secrète de leur personnalité », où le Feu-Amour et la Lumière vivante qui la constituent se renvoient en une fusion qui anime le Verbe, les éléments de leur Gloire. Et puisse enfin s'augmenter le trop petit nombre des hommes qui connaissent le Sens de la Vie, le Secret de la Mort et la Liberté de l'Esprit !

J.B. CHAUVET, prêtre

• **L'Evangile selon Thomas,** de Jean DORESSE (Ed. Le Rocher, 1988 - 2ᵉ édition - 220 pages - 125 F).

L'introduction nous apprend que l'affaire du canal de Suez a affecté la mise en lumière de cet apocryphe-ci entre autres et que, hélas, le monopole, collégial ou national, a bien failli nous priver de ces pages. Vingt années ont fallu à l'auteur pour que soit surmontée la malédiction mise dans la bouche de Jésus à la fin du **Livre secret de Jean** contre « quiconque livrerait ces révélations contre quelque présent, nourriture, boisson, vêtement un tout autre avantage ». Paroles de Jésus dont Origène, déjà, nous apprenait l'existence. L'auteur nous ouvre les yeux sur un tout autre aspect de la bonne nouvelle chrétienne : plus ascétique, plus intérieure, plus difficile d'accès aussi. Le texte, qui est fort et dépouillé, peut être lu à plusieurs niveaux : positif, chrétien ou hermétiste. On comprend bien que l'autorité catholique n'ait pas éprouvé le désir de le divulguer. En effet, il met en question la solidité de la tradition des quatre Evangiles appellés Synoptiques. Aujourd'hui, l'Eglise n'est plus en mesure de mettre le holà sur le CNRS, pas plus que sur l'intuition de C.G. Jung qui pointait le parallélisme entre la Cène et la transmutation alchimique, ainsi qu'entre Jésus et LA pierre.

Avec d'honnêtes points de suspension dans la traduction — ce dont les synoptiques sont pieusement exemptés — l'intégrale du texte de Thomas surprend et va droit à l'âme.

Maria de VIA-LORENZO

Tout tourne autour de *la prodigieuse aventure initiatique vécue* par le héros principal du livre : *Athanase Pernath,* enchaîné aux traces du légendaire **Golem** hantant les venelles mystérieuses du Ghetto de Prague.

Qu'était donc ce **Golem ?** Une *statue d'argile qui s'animait* — du moins le dit la légende — lorsque son créateur (le rabbin initié) inscrivait sur son front les lettres de la Parole lui prêtant vie. Voyez, *sur cette tradition magique et sur* ses prolongements, parfois inattendus, l'ouvrage du kabbaliste français actuel Adolphe Grad, publié aux Editions Dangles (Saint-Jean de Braye). *C'est aussi une figure symbolique,* évoquant le vieil homme (le profane réduit aux automations) que l'initiation aura précisément pour but d'éveiller — symbolisant *aussi toute la partie obscure,* l'ombre inquiétante qui se trouve tapie dans le subconscient de chacun de nous.

Michel Achard n'a pas manqué non plus de procéder *à l'étude des* trois figures féminines qui, dans le chef-d'œuvre de Meyrink, jalonnent *les trois étapes d'une recherche* pathétique de l'être complémentaire : Rosine, Angélina et enfin (correspondant à son **anima** psychique, pour user de la terminologie de *Jung, bien connue de Michel* Achard) Myriam, la fille du rabbin kabbaliste Hillel, celle qui permettra la reconstitution du couple alchimique.

Lisez, relisez cette excellente étude : on ne saurait trouver meilleur guide pour pleinement comprendre, vivre et apprécier le message initiatique du **Golem** de Gus*tave Meyrink.*

Serge HUTIN
Docteur ès Lettres

• ***Saint Bernard ou la puissance d'un grand initié,*** par Claude CLEMENT (Editions Fernand Lanore/ François Sorlot, 1, rue Palatine, 75006 Paris - Un volume de 400 pages).

Plus que jamais, l'Ordre du Temple — avec en arrière-plan le fascinant problème de ses possibles résurgences actuelles — continue d'exercer sa fascination profonde. *Qui, en fait, y échapperait, même* dans le grand public ?

On sait, d'autre part, que c'est à *Saint Bernard de Clairvaux,* prédicateur à Vézelay de la première croisade, que l'on doit la rédaction de la règle suivie par les moines-

C'est justement le mérite du général Clément de nous donner cet excellent livre — admirablement écrit au surplus, ce qui ne gâte *rien. Pleine lumière y est enfin* faite sur l'homme et l'œuvre, présentée dans tuos ses *dimensions* sacrées. On remarquera que l'auteur du titre même de son ouvrage *cette précision significative :* **La puissance d'un grand initié.** Il ne s'agit certes absolument pas d'avoir réussi à découvrir ce qui serait une éventuelle coloration « hérétique » de *l'apostolat de Saint Bernard* (nul plus que lui ne mériterait le qualificatif de catholique fervent, fidèle, opiniâtre même) mlis de montrer que, pour pleinement comprendre cette *personnalité hors du commun* (et, avec lui, cette Milice du Temple dont la mission lui tenait tant à cœur), il faut faire intervenir quelque chose qui dépasserait singulièrement *le strict domaine des* dévotions normalement vécues à notre époque.

Derrière la statue prestigieuse, derrière le moine intrépide et ascétique, on découvrira un merveilleux *meaître spirituel* **initié,** au sens le plus précis du terme. Tout le contraire *en fait d'un fànatique intolé*rant incitant à une sorte se « guerre sainte » transposée dans le camp *de la chrétienté. Il savait fort bien* à quoi s'en tenir sur les relations *à établir* (les *chevaliers du Temple* surent comprendre le vrai but) entre le Chriétienté et l'Islam. Il *sera en relations amicales suivies* avec un rabbin kabbaliste.

Et combien il s'avère dommage *que n'ait été suivie* l'attitude d'apos-

tolat non-violent qu'il préconisait envers le catharisme !

Lisez donc avec ferveur cet excellent ouvrage : il vous aidera à redécouvrir mieux encore cette **grande clarté du moyen-âge** (tout le contraire d'une *noire époque d'obscurantisme*, compte-tenu certes de faits *négatifs sur* lesquels on s'apesantit volontiers — comme si les atrocités ne fleurirent pas en bien d'autres époques, sans même parler de notre temps, pour reprendre l'expression parlante d'un livre célèbre de Gustave Cohen.

Serge HUTIN
Docteur ès Lettres

NOTE DE LECTURE

• **Camille Creusot, résurrection ou survie** (Editions Dervy-Livres, Paris).

Nous avouons avoir toujours admiré les êtres (et il y en a) capables de mener une existence vertueuse, voire même héroïque, alors qu'ils se trouvent absolument persuadés que tout doit se terminer *ici bas par la mort. Car le fait est* là : si, vraiment, il n'est pas de recours personnel après la mort corporelle, où résiderait donc alors la justice immanente ? Si, vraiment, les hommes, quelles qu'aient pu être leurs actions (grandes ou médiocres, superbes *ou infâmes) se* trouvent condamnés en fin de *compte, tôt* ou *tard,* à manger les pissenlits par la racine (pour user du cynique adage populaire), à quoi cela aurait-il pu servir pour certains de se conduire comme St François d'Assise, plutôt que comme le grand gangster Al Capone ? Profondément *ancrée en tout être humain* (et même s'il croit devoir la refouler *avec* fureur) existe bel et bien un espoir d'immortalité — et, précision importante, d'une survie dont nous aurions pleine et entière conscience. Certes d'éminents philosophes (les Stoïciens, Auguste Comte) ont su chanter *avec* noblesse la survie posthume *impersonnelle de l'être vertueux* dans la mémoire de ses descendants. Mais, au fond de nous-même, une petite voix (même vaguement refoulée) ne cesse de nous faire espérer quelque chose de bien plus concret et palpable : notre survie à nous, car *pour parler familièrement, que* nous importera... si vraiment notre *conscience* se trouve vouée à disparaître irrémédiablement après la mort — que les générations futures nous élèvent une statue ? Si vraiment, au contraire, il y a vraie survivance *individuelle* après *la* transition, et quelles qu'en puissent *être les modalités, tout homme* pourrait alors s'écrier (l'exclamation se trouve en toutes lettres dans la Bible) : O MORT, OU EST TA VICTOIRE ?... Mais le problème d'une existence **post mortem** ne serait-il que l'expression d'un pieux mais bien naïf espoir personnel ? N'existe-t-il pas, au contraire, tout *un dossier, irritant mais passionnant,* de faits qui attestent que tout ne se termine pas pour l'homme après la mort ?

Le livre de Camille Creusot, d'une lecture fort aisée, n'est pourtant pas vulgarisation trop hardiment facile ; l'auteur a énormément lu ; mais, aussi et surtout, il a longuement *réfléchi aux diverses ramifications* possibles du problème.

Que *peut-il exister pour nous* après la mort ?

Passons-nous alors définitivement de l'autre côté — ou devons-nous passer par nos différentes réincarnations successives ?

Serge HUTIN
Docteur ès Lettres

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

L'Ordre Martiniste transforme le désir d'avoir en qualité d'être

Voici un extrait d'une lettre adressée à un lecteur de notre chère revue qui avait eu la joie de connaître le Dr. Philippe Encausse lors d'un de ses voyages en Europe. Le souvenir de ce jour l'a suivi pendant des années. Maintenant il porte son fruit. A sa soif intérieure de savoir on ne pouvait que lui raconter comment fonctionne, de façon efficiente, le corps subtil de l'Ordre. Je vous invite, chers lecteurs, à méditer les quelques points qui y sont traités dans ma réponse :

« ...J'ai eu un réel plaisir à lire votre lettre. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites sur Papus ; il était vraiment un homme hors du commun. Ce que le conférencier a dit, ce que l'écrivain a produit, sa quête et son évolution spirituelle sont un exemple pour nous.

Les événements (*) que vous avez vécus à Paris et qui ont précédé votre entrevue avec le Dr. Philippe Encausse montrent bien votre ouverture de cœur. Le frère Philippe l'avait bien senti ainsi, en vous offrant ce qui lui était si cher : un souvenir personnel de son cher parrain, Monsieur Philippe.

Votre entrevue a fait son chemin. Vous me demandez, cher Monsieur, abonné fidèle de notre revue depuis longtemps, comment vous, à l'autre bout de la terre, pouvez allier votre quête personnelle à celle de l'Ordre. Je vais essayer de vous éclairer, cher ami. Le ciel nous donne tout ce que nous sommes capables d'accepter et de recevoir. Ses dons augmentent lorsque nous ne gardons pas pour nous ce que nous recevons. S'il est vrai que la nature a horreur du vide, plus nous viderons la coupe qu'est notre cœur de ce que nous y avons entassé et qui, pensons-nous, nous appartient, plus nous recevrons. La qualité de ce qui viendra la remplir sera en résonance avec le récipiendaire. Une attitude d'humilité interne et le « ...que Ta volonté soit faite » sont des instruments pour une véritable évolution spirituelle. La voie initiatique est une des façons de nous rapprocher de la Réintégration, but ultime du martiniste et de l'Homme. Initiations et rituels en sont des moyens. Ils procurent des moments privilégiés que l'Ordre Martiniste met à la disposition du chercheur honnête. Ils fournissent les conditions nécessaires pour vivre

(*) Mon correspondant évoque ici certains événements curieux qui se sont produits lors de sa venue à Paris que, par discrétion, je m'interdis de mentionner. Mais le ciel parle toujours à qui a des oreilles pour l'entendre.

avec une expansion de la conscience. Ils nous rapprochent du Tout et nous offrent un sentiment d'unité.

L'Ordre Martiniste a, de par le monde, de nombreux Groupes qui, conscients de ce rapprochement à l'unité, rayonnent par leur travail la paix et l'harmonie. Nos Groupes ne sont pas formés d'un grand nombre. L'efficacité de leur travail en pâtirait. De même, tout désir de pouvoir personnel ou collectif annulerait automatiquement les fruits d'un tel travail initiatique. Aucune réunion rituelle ne devrait gonfler la personnalité des membres atteints de cette maladie que donne l'orgueil, déplacé, de se croire meilleur ou plus avancé que les autres, encore moins d'en tirer un quelconque gain ou avantage matériel. Quoique certains hommes et femmes de désir frappent à notre porte à la recherche de tels hochets, d'autres, moins nombreux, transforment de tels désirs d'avoir en désir d'être trouvés. Ils sont aidés par des réunions de Groupe ouvrant l'accès à un état d'humilité et de disponibilité intérieure indispensable. A ces deux conditions, l'Ordre Martiniste s'efforce d'ajouter la connaissance. L'immense travail de Papus a été orienté dans ce sens.

La voie cardiaque tend à déplacer le centre de l'homme du cerveau (intellect) au cœur (sentiment) (à ne pas confondre avec émotion). L'intellect ne doit pas pour autant être mis de côté. Son rôle consiste à seconder, en restant à sa véritable place, le centre cardiaque qui unit l'homme à Dieu. La fraternité martiniste que l'Ordre a pour mission d'incarner nous procure le soutien moral et la joie de savoir que, quoique nous devions marcher par nous-mêmes, nous ne sommes pas seuls sur le chemin que Jésus nous a montré dans les Evangiles. Comme Lui, nous ne pourrons rien garder. Comme Lui, nous devrons quitter la vie afin de pouvoir naître à nouveau. Il fut Maître et exemple, tout à la fois. De nos jours, nombre de maîtres ne sont pas exactement des exemples... »



La rubrique « entre nous » se doit de porter sur l'Ordre. Parfois, je vous raconte des Assemblées Générales. D'autres fois, je vous parle de l'aspect ésotérique de nos réunions qui, par des côtés plus que certains, est de loin le plus important. Dans ce numéro qui ouvre sur l'été, je vous souhaite de bonnes vacances. Que le repos, bien mérité, redouble en vous les forces nécessaires à la poursuite du travail martiniste.

Emilio LORENZO
Mai 1988

Après quelques années d'une collaboration aussi fraternelle qu'efficace, notre ami Jean BRETIN a dû, pour des raisons personnelles, abandonner ses fonctions d'administrateur de la revue. Nous respectons et regrettons à la fois sa décision et nous sommes désireux de lui témoigner notre reconnaissance et notre affectueuse sympathie.

Y.-F. BOISSET

NOTRE-DAME DES EXILÉS

(PRIX SPECIAL « NOTRE-DAME ET LA MER »
MARSEILLE - 4 JUIN 1988)

Depuis un certain nombre d'années, des enfants, des femmes et des hommes, nos Frères en l'Univers, doivent quitter leurs terres natales dans des conditions toujours aventureuses et souvent dramatiques.

Nous autres, Européens, locataires privilégiés de cette planète, pouvons-nous bien comprendre ces infinies souffrances et ces humiliations qui lézardent le cœur ? Des images de ces « boat-people » assaillent quelquefois notre indifférence.

C'est en pensant à ces gens ballottés par des guerres qu'on leur a imposées que j'ai écrit ce poème. Et c'est parce que Marseille est de toute éternité la ville aux bras ouverts au monde, aux mains tendues vers l'autre qui n'est pas l'étranger mais un nouvel ami, la cité aux mille couleurs dont l'âme vagabonde flâne en toutes les mers, la ville dont le nom s'écrit FRATERNITE et dont rien ni personne ne flétrira le cœur que je l'ai présenté en cette occasion.

On les a entassés sur de mauvais bateaux,
Sans chaleur, sans espoir, sans passé, sans manteaux,
Et, sans humanité,
On leur a pris leurs biens, leurs noms et leur jeunesse.
On dit que c'est le prix à payer pour l'ivresse
D'un doigt de liberté.

La mer les a poussés sous un ciel incertain,
Dans l'enfer de l'exil, vers la terre impromise,
Là où ne les attend que le regard hautain
De ceux qui sur le monde ont partout la mainmise.

Comme les souvenirs sont lourds au fond des cœurs
Et qu'avec le roulis ils tournent en rancœurs
Et en acidité,
On les a balancés du haut du bastingage.
On dit que c'est le prix à payer comme gage
D'un peu d'égalité.

La mer les a bercés sous un ciel alourdi,
Dans l'enfer de la peur, vers la terre étrangère,
Là où ne les attend que le regard hardi
De ceux qui de ce monde ont la rente viagère.

On les a obligés à larguer leurs credos
Qui seraient importuns dans les eldorados
Où la fatalité
Débarquera un jour ceux qui ont de la chance.
On dit que c'est le prix à payer par avance
A la fraternité.

La mer les a bernés sous un ciel arrogant,
Dans l'enfer de la nuit, vers la terre équivoque,
Là où ne les attend que le regard fringant
De ceux que dans le monde aucun malheur ne choque.

Mais vous, Mère de Dieu, qui veillez sur les mers,
Qui êtes aux marins le plus doux des amers,
Que votre charité
S'attarde sur ces gens jetés à l'aventure.
Qu'ils n'aient point à payer le prix de l'imposture
De notre société.

La mer les a volés sous un ciel éperdu,
Dans l'enfer de la mort, loin de la terre hostile,
Où ne les attendait que le regard tendu
De ceux qui voient dans l'autre une bouche inutile.

Yves-Fred BOISSET

COMMUNIQUE

Le G.N.O.M.A. (Groupement National pour l'Organisation de la Médecine Auxiliaire) organise son 38e CONGRES ANNUEL, les 7, 8 et 9 OCTOBRE 1988, à l'hôtel Hilton à PARIS.

Débats et conférences sur les thérapeutiques naturelles, avec la participation de praticiens professionnels, sont ouverts au public. Exposition de stands.

Contre une enveloppe timbrée adressée au Secrétariat du G.N.O.M.A., 12, rue de la Grange Batelière, 75009 PARIS, vous recevrez le programme détaillé.